

43e Année. N° 4. 1er Avril 1900.

Le dimanche 1er avril, les spirites se réunissent à 2 heures, autour du Dolmen d'Allan Kardec, pour célébrer son anniversaire.

CONGRÈS SPIRITUALISTE

Le Congrès spiritualiste international de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, en *septembre* et pendant 12 jours, du 15 au 26.

RÉNOVATION PAR LES MAITRES

(*Suite*). Voir mars 1900.

Voilà d'autres mandataires parmi lesquels les spirites et les spiritualistes pourront faire un choix, tous étant des écrivains et des investigateurs qui ont fait leurs preuves.

Le christianisme renouvelé (ou *La religion* dont les éléments sont préparés) a ses rénovateurs bien distincts de toute compromission avec les audaces préméditées des papes demi-Dieux ; les distinguer froidement et sagement sera le lot des hommes de haute vérité :

A Leipzig, l'illustre astronome *Zoellner* avait à ses côtés M. *Wundt* et les professeurs *Weber*, *Feschner*, *Scheibner* et *Ulrici*; avec ces notabilités scientifiques, après une série d'expériences à l'aide du *médium Slade*, il admit, comme la plupart des savants américains et anglais, que nous avons cités, l'intervention dans le phénomène spirite *d'intelligences extérieures*.

Zoellner, en dehors des trois états de la matière que nous connaissons, solide, liquide et gazeux, en supposait un quatrième à l'aide duquel ces intelligences extérieures à l'homme opéraient des prodiges que cet astronome disait être *naturels*, mais d'une nature que nous ne percevons pas. Cet état de la matière était une *Quatrième dimension de l'espace*, selon son expression dans un ouvrage célèbre.

En vain Virchow, Helmholtz ou Haeckel déclarèrent-ils par tous les organes scientifiques de l'Allemagne que Zoellner se laissait duper comme un faible d'esprit; ce dernier qui admettait la discussion, mais qui avait bec et ongles quand il défendait les faits réels, multipliés avec méthode, publia le pourquoi de sa certitude et le prouva à ces princes de la science allemande, tous positivistes et néantistes qui ne purent lui répondre.

Wirchow, Helmoltz et Haeckel établirent alors la conspiration du silence autour du célèbre astronome ; Zoellner ne fut plus qu'un étranger pour les universités allemandes et pour toute la presse. Il mourut de chagrin.

Il s'était incliné devant la vérité et ce fut son crime. Avant on s'énorgueillissait de son génie, il était une gloire du pays teuton.

Le *Père Secchi* a dit : « Le spiritisme sera le grand événement de ce siècle ».

Le poète et dramaturge très distingué, le philosophe éminent *Eugène Nus*, a écrit, pages 367 et 368 de son beau livre, *Choses de l'autre monde* : « Tout naïfs que soient les spiritualistes, les vrais s'entend, j'avoue que j'ai plus de confiance en ceux qui sont amenés naïvement à bien faire par la droite ligne de leurs convictions, et sont bien préférables à ceux qui répètent avec Büchner et Hellwald : « le monde devant finir par un dessèchement univer-« sel, à quoi bon, puisque l'homme, avec ses idées et ses passions aura « vécu? »

« C'est là encore une cause de ma faiblesse pour les disciples d'Allan Kardec. Cet homme, qui avait réellement une puissance, a semé au nom des esprits, une morale systématique dont je préfère la rencontre aux coins des différents bois de la vie, à celle du matérialisme quelque scientifique qu'il soit.

« Le spiritisme est partout. Je l'ai rencontré à Paris jusque dans les foyers d'acteurs et le cabinet des directeurs de théâtre. Dans leurs *Miettes de l'histoire*, Auguste Vacquerie et Victor Hugo ont fait tourner plus de tables et de têtes qu'ils ne croyaient. Victorien Sardou a secondé ce mouvement, et

Camille Flammarion l'a accentué dans ses œuvres, *Dieu dans la nature*, la *Pluralité des mondes habités*, etc. ».

William Crookes, en trouvant le *quatrième état de la matière*, a écrit ces paroles : « Il semble que nous ayons saisi et soumis à notre pouvoir les petits atomes indivisibles qu'il y a de bonnes raisons de considérer comme formant la base physique de l'univers. Par quelques-unes de ses propriétés la *matière radiante* est aussi matérielle que la table placée devant moi, tandis que par d'autres propriétés elle présente presque le caractère d'une force de radiation... J'ose croire que les plus grands problèmes scientifiques de l'avenir trouveront leur solution dans ce domaine inexploré ».

Le grand physicien en confirmant ainsi la *Quatrième dimension de l'espace*, de l'illustre Zoellner, condamnait les attaques injustes des Wirchow et de ses pareils contre ce grand astronome.

M. *de Bonnemère Eugène*, historien et philosophe spirite, a écrit dans son beau volume : *L'âme et ses manifestations à travers l'histoire*, pages 305 : « Les mystères qu'enseignaient jadis les prêtres à quelques initiés auxquels ils transmettaient le flambeau des sciences supérieures, n'était que la mise en pratique du *Gnôti séauton*, du Connais toi toi-même, de cette sentence descendue du ciel et gravée sur le frontispice du temple ; c'était la connaissance de l'âme, de cette éternelle exilée du ciel, qu'elle a perdu et qu'elle doit reconquérir par ses mérites ; c'était la révélation de son origine terrestre et de ses destinées ; c'était l'étude des moyens qui peuvent nous faire reconquérir le paradis perdu, l'Eden d'autrefois, l'âge d'or, qu'ils plaçaient au début de la vie de l'humanité, mais qui est surtout le couronnement des existences. Toutes les législations, toutes les philosophies, toutes les religions tendent vers ce but unique, et la meilleure religion, la meilleure philosophie, la meilleure législation est celle qui le rend plus facile à atteindre. »

Charles Fauvety, le philosophe distingué et fin, a dit dans son volume : *Nouvelle révélation, la vie* : « Quand l'idée a perdu sa puissance sur les âmes, il semble que les sources de la vie morale soient menacées de se tarir, et la société voit s'ouvrir pour elle cette phase de trouble et de décomposition, qui serait suivi d'une ruine totale, si déjà l'idée nouvelle, quoique confuse encore et difficile à déterminer, n'avait en partie pénétré les esprits, et ne les éclairait assez de sa lumière pour faire pressentir l'avènement prochain d'un ordre nouveau. » Charles Fauvety pensait au spiritualisme moderne, qui devait tout régénerer.

M. *Alexandre Aksakof*, dans son admirable ouvrage *Animisme et spiritisme*, s'exprime ainsi, pages 634-635 : Le spiritisme fournit des matériaux non dégrossis, comme le sont ceux que nous puisons dans notre expérience journalière. C'est à la philosophie de les analyser, de les expliquer. L'observa-

tion des phénomènes est facile : leur intelligence exige des siècles — cela s'applique même à ceux de l'ordre physique. — Le fait de notre existence, de notre conscience personnelle, reste jusqu'à présent un mystère ; il faut nous résigner : Le problème ne sera jamais résolu ; donc nous sommes même ici-bas dans le *surnaturel* ; mais nous pouvons en reculer les limites, pénétrer plus avant dans ses profondeurs. *Une* forme de la conscience n'implique pas qu'elle est la forme *unique* ; *une* forme, celle que nous connaissons, n'est pas moins merveilleuse qu'une *autre*, que nous ne connaissons pas.

« Lorsque les faits spiritiques seront acceptés et établis dans leur totalité, la philosophie devra en conclure non à l'existence d'un monde surnaturel d'individus surnaturels, mais à celle d'un monde de perceptions transcendantales appartenant à une forme de conscience transcendante, et les manifestations *spiritiques* ne seront plus alors qu'une manifestation de cette forme de conscience dans les conditions de temps et d'espace du monde phénoménal ».

Dans les séances du Congrès international du spiritualisme à Londres, le 22 juin 1898, M. le *Colonel, Comte de Rochas d'Aiglun*, a lu son mémoire si intéressant, intitulé : *Les frontières de la physique*, inséré *in extenso* dans la *Revue spirite* du mois de juillet 1898 ; nous en reproduisons les passages suivants : « Nous ne sommes point du reste, mes collaborateurs et moi, les seuls qui aient étudié la question ; il y a d'autres personnes que je connais personnellement, en qui j'ai la plus grande confiance, qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluidique extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les *matérialisations du corps humain entier* observées par M. W. Crookes avec miss Florence Cook ; par M. Jules Tissot avec Eglinton ; par M. A. Aksakof avec mistress d'Espérance.

« Eh bien ! ces phénomènes extraordinaires, dont le simple énoncé exaspère les gens qui se croient savants parce qu'ils ont plus ou moins scruté quelques rameaux de l'arbre de la science, ne nous paraissent qu'un simple prolongement de ceux que nous avons constatés par nous-mêmes et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

« Nous obtenons, en effet, un premier dégagement du corps fluidique dans l'extériorisation de la sensibilité sous forme de couches concentriques au corps du sujet : la matérialité des effluves est démontrée par ce fait, qu'ils se dissolvent dans certaines substances, telles que l'eau et la graisse ; mais, comme pour les odeurs, la diminution du poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être apprécié par nos instruments.

« Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double sensitif, mais non encore visible pour les yeux ordinaires.

« Au troisième ainsi qu'au quatrième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluidique. On a constaté, *un grand nombre de fois*, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé. Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son corps était devenue invisible. Il ne restait, à sa place, que le corps fluidique dont le double est seulement une émanation ; les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sentait. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la vie des saints.

« Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence autre que celle des médiums. Quelle est la nature de ces intelligences? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée? Ce sont là des questions du plus haut intérêt, qui ne sont point encore résolues, du moins pour la plupart d'entre nous.

« C'est *à la physique* qu'incombe la tâche de définir la nature de la force psychique par les actions mutuelles qui peuvent s'exercer entre elles et les autres forces brutes de la nature : Son, chaleur, lumière, électricité.

« La *physiologie* aura à examiner les actions et les réactions de cette même force sur les corps vivants.

« Enfin nous entrerons dans le domaine du spiritisme, quand il s'agira de déterminer comment la force psychique peut être mise en jeu par des intelligences appartenant à des entités invisibles. »

Le célèbre mathématicien *Lodge*, dont les Anglais s'honorent, s'est courageusement exprimé ainsi devant un Congrès de savants : « La barrière qui sépare les deux mondes (spirituel et matériel), peut tomber graduellement comme beaucoup d'autres barrières et nous arriverons à une perception plus élevée de l'unité de la nature. Les choses possibles dans l'univers sont aussi infinies que son étendue. Ce que nous savons n'est rien comparé à ce qu'il nous reste à savoir. *Si nous nous contentons du demi-terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science.* » Discours au Congrès anglais de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, en 1891.

En octobre 1892, chez M. *Finzi*, à Milan, rue Monte di Pietra, 11, étaient réunis MM. *Alexandre Aksakof*, conseiller d'Etat de Sa Majesté l'empereur de Russie, directeur du *Psychiche studien* ; *Giovani Schiaparelli*, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan ; *Carl du Prël*, docteur en philo-

sophie, Bavière; *Angelo Brofferio*, professeur en philosophie; *Giuseppe Gerosa*, professeur de physique à l'Ecole supérieure d'agriculture de Portici; *G. B. Ermacora*, docteur en physique; *Georges Finzi*, docteur en physique; *Charles Richet*, professeur à la Faculté de médecine, à Paris, et directeur de la *Revue scientifique*; *Charles Lombroso*, professeur à la Faculté de médecine à Turin. Ils eurent 17 séances du médium *Eusapia Paladino*, présentée à ses savants investigateurs par M. *E. Chiaïa*, de Naples, chercheur consciencieux et spirite très militant. Ces chercheurs déclarèrent, dans le procès-verbal fameux (contenu *in extenso* dans la revue de janvier 1893) que les phénomènes produits à l'aide d'Eusapia sont exempts d'artifices, que ces phénomènes sont dignes de l'attention scientifique. Ils exprimèrent publiquement leur estime et leur reconnaissance à M. Ercolà Chaïa, qui n'avait eu en vue qu'une seule chose et cette fin : *Le triomphe d'une vérité qu'on a injustement rendue impopulaire.*

M. le *professeur F. de Amicis*, qui, avec d'autres de ses savants confrères, incrédules comme lui, avait assisté à des séances du médium Eusapia, affirma sans réticence la vérité des phénomènes observés; de même l'ingénieur Palazzi de Naples, P. Falcomer, professeur à Alexandrie, le capitaine E. Volpi, de Vercelli, Giovani Hoffman, de Rome.

Le Dr *Ochorowitch*, de Varsovie, et le peintre si distingué, M. *Semiradski*, déclarent la véracité des phénomènes produits par Eusapia. Les Drs *Wagner* de Saint-Pétersbourg et C. *Lombroso*, expérimentaient ensuite, à Naples, à l'aide d'Eusapia et furent convaincus. Lombroso, dans une déclaration retentissante, reconnut la réalité des phénomènes spirites, regrettant de les avoir attaqués avec tant de parti-pris.

Dans son beau livre, *Après la mort*, *Léon Denis* sème les belles et bonnes pensées comme le laboureur jette le grain au sillon; à la page 325, ce serviteur du spiritisme dit : « Celui qui a su comprendre toute la portée morale de l'enseignement des Esprits a du devoir une conception encore plus haute. Il sait que la responsabilité est corrélative au savoir, que la possession des secrets d'outre-tombe lui impose l'obligation de travailler avec plus d'énergie à son amélioration et à celle de ses frères. Les voix d'en haut ont fait vibrer en lui des échos, éveillé des forces qui sommeillent chez la plupart des hommes; elles le sollicitent puissamment dans sa marche ascensionnelle. Un noble idéal le réchauffe et le tourmente à la fois, en fait la risée des méchants, mais il ne le changerait pas pour tous le trésors d'un empire. La pratique de la charité lui est devenue facile. Elle lui a appris à développer sa sensibilité et ses qualités affectives. Compatissant et bon, il souffre de tous les maux de l'humanité; il veut répandre sur ses compagnons d'infortune les espérances qui le soutiennent; il voudrait essuyer toutes les larmes, panser toutes les plaies, supprimer toutes les douleurs ». Léon Denis est un véritable apôtre.

Un autre serviteur de la cause, *M. Gabriel Delanne*, conférencier spirite et auteur estimé de plusieurs volumes bien connus, a écrit les paroles qui suivent dans *L'âme est immortelle*, sa dernière œuvre, pages 462-463 : « Qui ne voit les rapports étroits qui existent entre la suggestion mentale à distance et la télégraphie sans fil ? Comment ne pas comprendre que la vue sans le secours des yeux n'est plus incompréhensible après la découverte des rayons X, et qui ne saisit les analogies étroites que présente le corps périsprital avec la matière ultra-radiante? Sans doute, ce ne sont là encore que des rapprochements, mais la voie est toute tracée et la science de demain s'y engagera nécessairement à la suite des Crookes, des Wallace, des Lodge, des Barret, des de Rochas, qui ont soulevé le voile d'Isis. Alors se révèlera dans toute sa grandeur cette loi évolutive qui nous entraîne vers des destinées toujours plus hautes... »

V. Tournier, spirite et philosophe, poète et publiciste, homme de cœur et de conscience, est décédé en septembre 1898 ; son honorable veuve a fait imprimer toutes ses œuvres dans *La philosophie du bon sens*, avec plusieurs portraits, en un grand in-8 de 800 pages, qui offrent au lecteur le plus haut enseignement (1). Nous en avons extrait ce qui suit : *Dernière volonté* : « Je crois profondément en Dieu et en l'immortalité de l'âme. Je crois que le seul et unique moyen de racheter nos fautes est de nous débarrasser des imperfections qui en sont la cause. Je crois qu'il est impossible d'accomplir une œuvre semblable dans une seule existence ; que, par conséquent, nous devons nous réincarner jusqu'à ce que nous ayons acquis ce degré de pureté qui nous élève au-dessus de la nature humaine et nous fait entrer en possession de la nature angélique. Je crois que les prêtres en prônant des procédés artificiels et faux pour obtenir la rémission des péchés, ne tendent qu'à établir leur domination sur leurs semblables. Je crois qu'en agissant ainsi ils détruisent dans les âmes les véritables principes religieux, détournent l'humanité de sa voie et lui causent un immense dommage en empêchant son progrès moral. Je crois qu'un honnête homme doit en toute occasion, sans forfanterie comme sans faiblesse, affirmer sa foi religieuse. Je crois surtout que l'honnête homme doit le faire à la mort.

« C'est pourquoi j'exprime ici ma volonté formelle qu'il n'y ait à mon enterrement de ministre d'aucun culte. »

M. Valentin Tournier était poète et médium ; de lui nous avons une quantité de pages poétiques intéressantes dans le volume dont il s'agit ; il nous prouvera sa survivance en donnant d'autres enseignements en sa belle langue inspirée. Voici l'une de ces poésies :

(1) A la librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris, 7 fr. 50, port en plus, 0 fr. 75.

A LA SCIENCE AVEUGLE

Pourquoi vouloir, ainsi que ce roi de Castille
Dont la science avait troublé l'entendement,
Réformer du Très-Haut l'œuvre sublime où brille,
Du prévoyant amour le sage arrangement?
Pourquoi devant un fait dont ton intelligence
Ne peut saisir le sens, t'écrier aussitôt :
« C'est injuste ; c'est le mal ; et la Toute-Puissance,
« Pour cette fois du moins est surprise en défaut ».
Pourquoi dans ton orgueil, follement te complaire
A critiquer Celui devant qui tu devrais
Humblement te courber, adorer et te taire,
Et soumis, confiant, accepter ses decrets ?
Tu ne peux de ton corps comprendre la structure,
Savoir comment l'œil voit, la main prend, le pied va,
Et tu voudrais juger l'immense architecture
De ce vaste univers et l'art qui l'éleva!
De ta raison, crois-moi, fais un meilleur usage.
Si toute œuvre, pour nous exige un ouvrier,
L'Univers en veut un, le plus grand, le plus sage!
Insensé qui le blâme au lieu de le prier!

M. le *colonel Mallet* (du génie), secondé par Mme Mallet, médium écrivain de premier ordre, a composé son volume : *Les Vies successives et mystérieuses de l'être humain et de l'être terre*. Dans son avis aux lecteurs, il s'exprime ainsi : « L'ouvrage que nous livrons au public sous le titre de recueil d'études psychologiques sur la vie de l'autre monde, dans ses rapports avec la vie terrestre, n'est pas notre œuvre, c'est un ensemble de communications obtenues par le concours de plusieurs esprits qui, pendant plus de vingt années, ont bien voulu répondre à nos questions sur les grands problèmes de la vie ultra-terrestre, par le moyen de la médiumnité intuitive, la plus sûre, la plus complète et la plus durable des voies de communications spirituelles (1) ».

Dans le *Ciel et l'enfer*, *Allan Kardec* a écrit, page 124 : « L'humanité n'est point bornée à la terre ; elle occupe les innombrables mondes qui circulent dans l'espace ; elle a occupé ceux qui ont disparu et occupera ceux qui se formeront. Dieu a créé de toute éternité et il crée sans cesse. Longtemps donc, avant que la terre existât, quelque ancienneté qu'on lui suppose, il y avait eu sur d'autres mondes des esprits incarnés qui ont parcouru les mêmes étapes que nous Esprits de formation plus récente nous parcourons en ce moment, et qui sont arrivés au but avant même que nous fussions sortis des mains du Créateur. De toute éternité, il y a donc eu des anges ou purs Esprits ; mais leur existence humanitaire se perdant dans l'infini du passé.

(1) Grand in-8, de 438 pages, 7 fr. Librairie spirite.

c'est pour nous comme s'ils eussent toujours été des anges. Ainsi se trouve réalisée la grande loi d'unité de la création ».

M. le président Jaubert, juriste éminent et médium poète, obtint médianimiquement des fables dont nous avons le précieux recueil dans notre librairie (1).

Voici une preuve de sa faculté dans la fable suivante qui fut couronnée aux Jeux floraux de Toulouse, et que M. Jaubert, président du Tribunal civil de Carcassonne, obtint lettre par lettre au moyen de la typtologie :

LA CHENILLE ET LE PAPILLON

D'un bouquet de jasmin labourant les contours,
Tremblante, une chenille, au déclin de ses jours,
Se disait : « Je suis bien malade :
Je ne digère plus la feuille de salade,
A peine si le chou tente mon appétit,
Je me meurs petit à petit.
C'est triste de mourir, mieux valait ne pas naître,
Sans murmure il faut se soumettre ;
A d'autres après moi de tracer leur sillon. »
— « Mais tu ne mourras pas, lui dit un papillon ;
Si j'ai bon souvenir, sur la même charmille
Avec toi j'ai rampé, je suis de ta famille.
L'avenir te prépare un destin plus heureux,
Peut-être un même amour nous unira tous deux :
Espère... Du sommeil le passage est rapide :
Tout comme je le fus, tu seras chrysalide,
Comme moi tu pourras, brillante de couleurs
Respirer le parfum des fleurs. »
— La vieille répondit : « Imposture, imposture !
Rien ne saurait changer les lois de la nature ;
L'aubépine jamais ne deviendra jasmin ;
A mes anneaux brisés, à des ressorts si frêles
Quel habile ouvrier pourrait fixer des ailes.
Jeune fou, passe ton chemin. »
— « Chenille, bien touché, le possible a ses bornes, »
Reprit un escargot, triomphant sous ses cornes.
Un crapaud applaudit. De son dard un frêlon
Insulta le beau papillon.

. . . . . .

Non, ce n'est pas toujours la vérité qui brille ;
Ici-bas que d'aveugles-nés
Niant l'âme immortelle... Amis, vous raisonnez
A peu près comme la chenille.

JAUBERT

(1) Un vol. in-18, 2 francs, Librairie spirite.

LE LIBRE ARBITRE

Tout but, par les mortels accepté, doit s'atteindre,
C'est l'éternelle loi que nul ne doit enfreindre.
Marche avec confiance, et crois en l'avenir,
Travailleur, que la lutte élève et fait grandir!
Tout labeur accepté par l'ouvrier s'achève;
Le libre arbitre veut que de soi l'on relève.
Lâche est qui se dérobe! plus lâche qui fuit
Et croit trouver l'oubli dans l'ombre de la nuit.
C'est le jour qui le prend.., C'est l'éclair de l'espace
Qui éblouit et veut qu'il reprenne sa place

IRMA KOCH
(*Apôtre zélé de la cause, à Lyon.*)

(*A suivre.*) P. G. LEYMARIE

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

Qui suis-je et que dois-je être?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quel main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports,
Le corps tient-il à toi, comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'esprit de la matière?
Pour quel nouveau séjour quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié. Par-delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?

L'Immortalité, LAMARTINE.

Telle est la question que se sont posée, dans tous les temps, les penseurs et les philosophes de toutes les nations civilisées, depuis que l'âme est venue s'incorporer sur notre globe terrestre. A-t-elle été résolue? Le nœud gordien a-t-il été dénoué? Telle secte, plutôt que telle autre, peut-elle se prévaloir d'être entrée dans le temple? N'y a-t-il pas lieu de croire qu'après des tentatives infructueuses, comme jadis Alexandre trancha avec son épée le nœud mystérieux, ceux qui prétendent avoir résolu le problème n'ont fait que l'éluder et que la question reste encore ouverte? Affirmé par les Théo-

sophes qui la tiennent des Hindous et maintenu par les adeptes d'Allan Kardec, le dogme de la réincarnation a été rejeté par la majorité des spirites de l'école anglo-saxonne et les manifestations des esprits supérieurs produites, tant en Amérique qu'en Europe, sont en général opposées aux réincarnations. Il semble donc résulter des opinions contradictoires émises par les hommes les plus érudits, qu'il existe encore bien des points obscurs qui enveloppent l'esprit de ténèbres et de doutes et l'on se demande si, dans cette pénible alternative de croyance et d'incrédulité, puisqu'il est si difficile de se mettre d'accord et que le point de la doctrine dont chacun de nous est responsable est absolument personnel, s'il n'existe pas un moyen terme, une interprétation qui puisse servir à la fois la cause des réincarnationistes et être en harmonie avec le spiritualisme pur. Cette idée qui a été suggérée par « le Light », nous l'examinerons, en son temps, quand nous discuterons les opinions des deux partis.

Voyons d'abord quels sont les arguments présentés par ceux qui plaident la cause de la réincarnation et interrogeons le maître de cette école, Allan Kardec.

« Le principe de la Réincarnation, a dit cet esprit éclairé, est une conséquence nécessaire de la loi du progrès. Sans elle, comment expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps barbares? Si l'âme est créée en même temps que le corps, ceux qui sont nés à présent sont aussi ignorants et aussi primitifs que ceux qui vivaient il y a mille ans; s'il n'y avait aucun lien, aucune relation directe et nécessaire entre eux; s'ils étaient entièrement indépendants les uns des autres, pourquoi les âmes créées aujourd'hui seraient-elles plus favorisées que celles des temps passés? D'où viennent ces connaissances acquises, cette intuition des choses non étudiées? A moins d'admettre que Dieu crée des conditions inégales selon les époques, hypothèse qui est contraire à l'idée de parfaite justice, la seule réponse satisfaisante, péremptoire qui soit compatible avec la saine raison, c'est que les âmes d'aujourd'hui sont identiques avec celles d'autrefois; qu'elles ont été également barbares, mais qu'elles ont progressé individuellement et collectivement; que chaque nouvelle existence est venue ajouter des connaissances à d'autres déjà acquises et que par conséquent les âmes apparues de nos jours n'ont pas été créées plus parfaites, mais qu'elles se sont améliorées avec le temps et l'expérience. »

Les points principaux de cette doctrine ont été commentés par « Excelsior » (Rio Janeiro) et reproduits dans le « Light » de Londres en divers articles sous le titre de « Réincarnation et justice divine »; nous en avons extrait les passages les plus saillants que nous donnons ici.

« On ne peut nier, dit l'auteur, que, considérée superficiellement, la théorie de la réincarnation ne paraisse chimérique et contraire à la raison. Supposer

que l'homme est capricieusement condamné à une répétition sans but d'épreuves terrestres, serait en vérité une pauvre consolation pour ceux qui aspirent à la paix et au repos, après la pénible lutte dont ils espéraient être à jamais délivrés. On ne peut nier, en outre, que l'évidence nécessaire pour convaincre une certaine classe d'investigateurs ne fasse défaut. Mais, la même allégation peut être faite relativement à l'existence d'un Etre suprême et de la plupart des articles de foi lesquels, si pour les admettre exigeaient aussi l'évidence, resteraient à jamais célés à l'intelligence humaine.

Mais nos théories sont corroborées, comme la foi qui guide l'humanité, par des arguments circonstanciés, à la fois irréfutables et conclusifs que la sanctionne et qu'on ne peut contester, sans voir s'effondrer nos croyances les plus sacrées. Comme ce point, un des plus importants, me semble avoir été éludé dans la controverse, mon but est de faire ressortir cette évidence afin d'arriver par un jugement impartial à établir l'harmonie dans les opinions.

A notre point de vue, la théorie de spiritualité absolue après la mort n'est non pas seulement illogique, mais elle nous paraît être en opposition avec les témoignages concordants que nous offrent toutes les œuvres du Créateur. Nous ne pouvons concevoir que séparée de son union avec la matière, l'humanité pourrait progresser plus rapidement ; nous comprenons encore moins le but d'une existence corporelle unique, suivie d'une spiritualité permanente, car si la destinée vers le progrès devait s'accomplir ainsi, comment serait-il possible d'expliquer la nécessité d'une épreuve si féconde en dangers et si souvent fatale à cette destinée même, ou de justifier cette dérogation capricieuse et non compensée au plan divin?

On peut, il est vrai, rétorquer cet argument et dire que si le progrès défini s'accomplit par l'union de la matière avec l'esprit, la réincarnation n'a plus alors aucune raison d'être et il serait préférable que l'homme vécût sans cesse avec sa forme corporelle. Mais ne peut-on admettre que les intervalles qui séparent les incarnations aient un but important? Que de même que le sommeil qui ranime les forces du corps, ils servent à réveiller celles de l'âme ; qu'ils fortifient les bonnes résolutions en jetant un regard rétrospectif sur les erreurs passées ; qu'ils affermissent les progrès déjà atteints et qu'ils préparent chacun de nous pour la lutte à venir?

La théorie de la pleuralité des existences n'est ni nouvelle ni isolée. Dans le langage figuré des écritures, dans l'ancienne doctrine du bouddhisme comme dans les dogmes de la théosophie moderne, il y est fait pleinement allusion ; et qui plus est, les œuvres de Socrate, de Platon et d'un grand nombre d'écrivains illustres que l'histoire met au premier rang, l'ont transmise de génération en génération. Si l'on objectait que la supériorité des races actuelles doit être attribuée non à l'individu, mais aux influences

héréditaires et aux conditions sociales présentes et que, sans la transmission des qualités intellectuelles et morales, nous serions encore au niveau de nos prédécesseurs ; nous répondrions qu'alors même l'injustice ne serait pas moins grande. Mais nous soutenons que la transmission héréditaire est impuissante à expliquer les tendances naturelles et contraires, les aptitudes et le caractère chez les enfants nés des mêmes parents ; et que les conditions sociales ainsi que l'exemple ne sont tout au plus que des correctifs agissant longtemps après que les qualités naturelles se sont manifestées.

En admettant même que ces qualités puissent être produites par un état de progrès collectif antérieur, ou que le caractère de ceux qui sont nés à présent se soit formé par les influences qu'il a subies, la difficulté qui en résulte ne se trouve pas résolue ; car, l'inégalité quelle qu'en soit la cause serait une injustice. Si Dieu a concédé une égale compréhension du bien et du mal et que les hommes ont la même origine, il s'en suit que les mêmes moyens pour progresser sont un droit universel, conféré à tous. C'est pourquoi, si l'Etre suprême a accordé une supériorité quelconque excepté celle qui résulte de l'effort individuel, les conditions sont inégales et notre idéal de la divinité est détruit.

En considérant la vie terrestre comme unique et l'analysant sous ses aspects divers, physiques, sociaux et spirituels, il convient d'attaquer de front les anomalies les plus manifestes, de part et d'autre, bien que toute tentative nouvelle faite pour les prouver ne puisse servir qu'à égarer l'esprit et à nous enlever nos croyances.

L'incompatibilité des conditions d'une existence corporelle unique, avec la parfaite justice inhérente à la conception d'un Etre suprême, suffit amplement pour justifier et servir de base et de point de départ à nos doctrines.

Cependant, en considérant la question à des points de vue plus précis, de nouvelles difficultés s'élèvent à mesure qu'on poursuit les investigations. Par exemple, il est impossible de concilier une loi éternelle d'évolution matérielle avec l'hypothèse que l'homme n'est soumis à son action que temporairement ; de plus, la saine logique se refuse à admettre qu'après un petit nombre d'années fugitives, passées dans une existence pour ainsi dire incompréhensible et sans but, vue sous ce jour, toutes les relations subtiles qui existent entre la matière et l'esprit seraient irrévocablement détruites, comme si elles n'étaient que des abstractions plutôt qu'une part manifeste du divin plan. C'est ainsi que tout effort de raison est impuissant pour sonder le mystère et nous sommes presque tentés de demander pourquoi la matière a été créée, ou du moins pourquoi l'homme a été soumis temporairement à cette loi universelle, s'il était destiné à l'exclusion éventuelle de sa puissance ?

Mais cette prétention arbitraire est-elle justifiée ? Les défenseurs de la

théorie d'absolue spiritualité comprennent-ils réellement ce qu'elle implique ? Savent-ils ce qu'est l'infinité de changements et de conditions qui dirigent une alliance à laquelle on déroge d'une manière si présomptueuse ? Il ne faut pas oublier que l'hypothèse de spiritualité absolue et permanente accorde à la créature non seulement les attributs du créateur, mais qu'elle fait revivre les difficultés les plus mystiques des anciens dogmes et rend impossible la compréhension rationnelle de l'humanité passée, présente ou future, à quelque point de vue qu'on l'envisage.

Si l'hypothèse spirituelle exclut l'idée de toute alliance avec la matière, de quelle manière la destinée de l'homme peut-elle être accomplie ? A quoi serviraient des connaissances laborieusement acquises pour être définitivement anéanties par une transition qui donne naissance aux conditions les plus contraires ; et comment, en effet, produire, dans l'esprit la preuve évidente que tout effort, toute étude, est destinée à fructifier, si ces conditions doivent neutraliser le développement et l'acquisition de connaissances spéciales qui ne doivent profiter qu'à la matière ?

La foi rationnelle inspire la croyance que Dieu n'a rien créé sans but, et que tout ce qui existe doit avoir une destinée permanente dans les desseins universels. L'idéal d'une spiritualité future absolue altère cette foi, tandis que, comme l'a dit avec raison Allan Kardec : « La croyance dans la réincarnation ouvre de plus vastes horizons ; car, au lieu des perceptions étroites qui concentrent à la vie actuelle le point de départ de l'éternité, elle montre qu'elle n'est qu'un anneau dans la grande harmonie des plans du Créateur ; elle prouve les relations qui existent entre les existences des mêmes créatures, de toutes les créatures d'un même monde et de celles de tous les mondes. »

Et elle fait plus encore ; elle est à la fois éminemment consolatrice, elle est une source de vraie résignation et d'espoir. Sans elle, l'homme ne peut comprendre la justification des épreuves terrestres ; avec elle, tout s'explique logiquement, et ce qui d'abord paraissait arbitraire et capricieux, devient méritoire et juste. Là où tout était doute et ténèbres, apparaissent la foi et la lumière ; non la foi aveugle du fanatique, mais la réalité sanctionnée par la raison.

Au croyant sincère, il n'y a plus une seule anomalie dans la vie qui ne puisse être expliquée. On voit que le présent est la réflexion littérale du passé, et l'on comprend la raison d'être de tout ce qui précédemment confondait la raison et la foi. On devient convaincu que de tout ce qui a été acquis, rien n'est perdu, et que si chaque faute du passé doit être expiée, chaque vertu sera récompensée. C'est ainsi que celui qui est frappé de misère et de dégradation peut comprendre que ces conditions d'être sont les résultats d'abus antérieurs, des richesses et des avantages sociaux ; que celui qui est affligé d'incapacité physique ou mentale peut être moralement

certain d'avoir méconnu des facultés qui lui manquent maintenant ; que celui qui est éprouvé dans ses affections a méprisé et fait souffrir ceux qui l'aimaient jadis.

Lorsque nous voyons le méchant prospérer et le juste succomber, cette inégalité de conditions ne porte aucune atteinte à la justice divine, et tout en plaignant l'un, nous félicitons l'autre, parce que, nous sommes convaincus que celui-ci s'est créé une dette dont celui-là se libère.

C'est ainsi que se trouve vengé logiquement l'idéal de la justice et de la sagesse infinies ; ainsi se trouve confirmée l'application éternelle et impartiale de la loi universelle : « A chacun selon ses œuvres », à laquelle il est impossible de déroger.

Pourtant, tout indique que la théorie qui constitue la base de nos croyances est peu connue ; c'est pourquoi nous croyons utile d'entrer dans de plus amples détails. Nous disons que l'esprit peut être réincarné dans le même monde ; mais une telle proposition n'entraîne pas à une indentité grotesque et inutile et elle ne se trouve nulle part dans notre doctrine.

Les principes que nous affirmons sanctionnent, en effet, la théorie de la pluralité des existences sur la même planète, et leur signification vraie est parfaitement logique.

Diverses causes intermédiaires peuvent s'opposer temporairement au retour de l'indemnité consciente ; et nous croyons que, dans un but sage, chaque existence successive est isolée de la perception externe ; que chaque individu se meut dans le cercle en apparence exclusif d'efforts actuels ; car, autrement, le mérite du progrès serait annulé. Mais, nous croyons aussi que nos égos spirituels retiennent l'identité qui est un lien nécessaire à la solidarité des existences, sans laquelle notre personnalité serait forcément annihilée par la mort. Cette identité, néanmoins, reste à l'état latent pendant l'incarnation ou ne se manifeste qu'indirectement : quoique parfois dans des conditions exceptionnelles, on puisse obtenir des signes positifs de son existence. Nous maintenons que la différence qu'on constate d'une manière si évidente au début de la vie, dans le caractère, les inclinations et les aptitudes, ce qu'aucune autre théorie n'a jamais pu expliquer, peut être considérée avec raison comme une preuve éloquente de ce que nous avançons, et que, par conséquent, le présent est dans une grande mesure le miroir du passé ; comme il est aussi l'agent le plus puissant du futur. Si tous les habitants de notre planète étaient tous exactement au même niveau intellectuel et moral, un plus grand progrès ne pourrait alors s'obtenir que par des migrations vers des sphères plus avancées et la réincarnation sur notre terre deviendrait sans utilité. Et comme rien ne se crée sans avoir une fin déterminée d'avance, si chaque degré d'intelligence et de moralité terrestres avait été déjà parcouru, il n'y aurait plus aucune nécessité de revenir sur ce globe.

Or, quelque insignifiant que soit notre monde comparé à tous ceux qui sont plus avancés, il est cependant plus élevé dans la hiérarchie de l'œuvre de la création que ceux que nous avons déjà probablement habités. Quelque arriéré qu'il doive paraître maintenant à ceux qui sont affranchis de sonétat, il n'en a pas moins servi à leur avancement ; quelque aversion que puissent leur inspirer la misère, le vice et l'égoïsme de notre monde infortuné, il n'en offre pas moins un vaste champ au progrès relatif. Semblables à des écoliers, nous devons passer successivement des rudiments jusqu'aux connaissances les plus complètes ; et il n'y a pas plus de raisons d'évoluer dans un nouveau monde à chaque période de progrès accompli.qu'il n'y en-a pour l'étudiant de changer de collège à la fin de chacune de ses classes ; une telle nécessité serait plutôt un obstacle à l'avancement ; à moins que les conditions ne fussent les mêmes dans tous les mondes de l'univers.

On a objecté qu'un esprit réincarné qui serait inconscient de ses existences antérieures serait en réalité une autre personne, tout autant en ce qui concerne l'individualité que le serait une création nouvelle. Pour répondre à cet argument, nous répèterons ce que nous avons dit déjà. L'hypothèse qu'on émet ainsi ressemble beaucoup à celle d'une personne que le sommeil rend temporairement inconsciente des événements écoulés depuis et qui perdrait par suite son identité. Pour une infinité de raisons qui concernent des fautes passées, un retard ou un avancement dans le progrès, la solidarité consciente des diverses incarnations se trouve sagement suspendue. Il se peut que nous ayons passé par maints degrès variés de position sociale ; il se peut que nous ayons été des princes ou des mendants, riches ou pauvres, libres ou esclaves sans avoir gardé le souvenir direct de ces incidents de notre évolution, et les seuls vestiges qui nous en restent sont les sentiments d'orgueil ou d'humilité, de vanité ou de résignation, de tyrannie ou de soumission, engendrés par l'intuition. Pourtant, nous maintenons que le niveau intellectuel et moral acquis antérieurement prédominera, et se manifestera à présent ; que les réminiscences du passé subsistent et sont universellement indiquées par des intuitions qui affectent fortement notre vie actuelle, notre caractère et nos actions. Les intuitions qu'on peut regarder comme des ressouvenirs du passé, lesquels bien que vagues et indirects considérés à un point de vue positif, constituent une évidence logique conclusive en faveur de nos théories plutôt qu'aucune autre qu'on puisse présenter à l'appui de l'idéal spirituel.

La présomption de l'oubli absolu du passé peut être réfutée par l'observation de maints faits psychiques bien attestés. La nature de certains rêves indique souvent de la familiarité avec d'autres mondes et des états dont nous n'avons aucun souvenir, étant éveillés. Ne peut-on pas, par conséquent, admettre que l'âme extériorisée pendant le sommeil fasse un retour rétros-

pectif sur elle-même ? Nos pensées endormies et nos actions ne peuvent-elles être ranimées par cette influence ? N'est-il pas admissible que le sommeil enlève momentanément le voile, ou même n'existe-t-il pas une permanente solidarité avec le passé, à l'insu de la conscience ? Une telle hypothèse n'est pas plus bizarre que celles qui sont acceptées maintenant pour l'hypnotisme, les pressentiments et pour maints faits psychiques.

Si donc on admet que le fait des qualités intuitives se manifestent dès l'entrée dans la vie, indépendamment des influences ambiantes, il faut évidemment admettre aussi qu'elles ont une origine ; et si les tendances diverses des enfants prouvent souvent, d'une manière significative, une familiarité antérieure avec des conditions matérielles ressemblant à celles de la vie présente, une partialité aussi manifeste serait la négation de la justice et conséquemment irréconciliable avec les premiers articles de notre foi ; car Dieu, pour être Dieu, ne peut être injuste.

Il n'existe pas d'issue possible au dilemme ainsi créé et devant lequel tous les arguments tombent dans une insignifiance relative. La justice absolue ne peut être séparée de la conception rationnelle de Dieu ; par conséquent, toute hypothèse qui admet la possibilité de partialité ou d'erreur ; tout idéal d'un créateur qui permet que les destinées de la créature soient soumises au caprice ou au hasard, est fatale pour cette conception.

Les difficultés qui naissent de l'investigation des contradictions anormales présentées par chaque aspect de la vie terrestre, et qui ont été toujours une source d'incrédulité et une barrière à la fois logique, sont pour ainsi dire innombrables.

Combien de fois ne voit-on pas les instincts les plus pervers et les plus vils se manifester, à l'aurore de la vie, chez ceux-là mêmes qui, favorisés des avantages du bon exemple, d'une éducation supérieure et d'une position sociale élevée, grandissent avec leurs tendances vicieuses les plus indomptables ? Combien n'y a-t-il pas d'exemples d'individus qui, élevés au milieu du vice et de la misère, conservent cependant une pureté et une élévation de sentiment qui semblent défier de telles influences pernicieuses ? D'un côté, c'est la dépravation au milieu des sentiments les plus nobles : de l'autre côté, c'est la pureté du lis sur un fumier !

Si les hommes sont créés égaux, pourquoi des résultats aussi discordants ? Si nulle cause intermédiaire n'est venue troubler une égalité originelle, comment expliquer la dégénérescence physique, morale et intellectuelle, les intuitions, pour ainsi dire sucées avec le lait de la mère, de qualités si opposées et qui affectent d'une manière si évidente la destinée future ? A quoi attribuer la prospérité imméritée des uns et la misère et les souffrances de ceux qui, résignés et courageux, paraissent être les victimes permanentes d'une fatalité capricieuse et cruelle ? Si aucune vie antérieure n'est venue

transmettre ces anomalies, comment les réconcilier avec la justice de notre Père universel ?

Qu'on transpose ces questions comme on veut, leur inexorable logique existe, car une partialité aussi flagrante ne peut être en harmonie avec un idéal de justice infinie ; et c'est pourquoi la théorie de la spiritualité absolue future, non seulement annule toute explication du passé et toute justification du présent, mais encore entache le mérite du progrès futur, parce qu'il est évidentque, des luttes terrestres avec les épreuves et les tentations doit résulter une supériorité ou une infériorité relative qui influera sur la destinée ultérieure ; car, admettre que les réprouvés et les justes sont initiés aux mystères de l'autre monde, dans les mêmes conditions,est contraire à la saine raison.

La théorie de la réincarnation, seule, peut lever ces difficultés et comme le dit Kardec : « Si l'on admet que l'homme apporte avec lui, en naissant, les intuitions du passé; qu'il est près ou loin du point de départ primitif d'après ses efforts passés et le progrès accompli ; tout dans le passé, le présent et le futur devient logiquement compréhensible. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut attribuer aux actions et aux connaissances un dessein et un résultat ; car, d'après la théorie de la spiritualité exclusive, le fruit des efforts faits sur terre, l'étude et le progrès, souvent interrompus par la mort au moment même de la maturité, seraient complètement perdus pour l'individu et pour le monde ; tandis que par la réincarnation tout se perpétue, et, en travaillant pour tous, chacun ajoute à son propre avancement; le progrès individuel et collectif ne peut être stérile, car rien n'est perdu ; les individus et les générations à venir étant, en réalité, solidaires avec les générations présentes ». (*A suivre.*) Prof. MOUTONNIER.

L'ANESSE DE BALAAM

TIRÉ DE L'HISTOIRE DU SPIRITUALISME MODERNE AMÉRICAIN

Par EMMA HARDINGE.

Parmi les visiteurs de la *Chambre des Esprits* de Davis (1) se trouvait l'honorable Charles Cathcart, ancien congressiste, homme riche, instruit et occupant dans l'Indiana une haute situation sociale. M. Cathcart était propriétaire d'un splendide établissement non loin de la ferme de Poston, ce qui lui permettait d'assister aux séances spirites autant qu'il

(1) M. Poston fermier de M Davis, entre Laporte et Westville, dans l'Etat d'Indiana, avait organisé, sous la direction des Esprits, des réunions célèbres sous le nom de « Cercle de Poston » *N. du trad.*

l'eut désiré, puisqu'il en avait le loisir; mais comme depuis de longues années il avait étudié à fond les sciences naturelles, et qu'en outre son esprit avait une tournure sceptique bien déterminée en ce qui concerne l'existence des Esprits, il n'éprouvait que peu ou point d'intérêt à renouveler sa première visite, et se désintéressait entièrement de toutes les histoires merveilleuses qui couraient au sujet de la « Chambre des Esprits », quand un jour il vit ses propres enfants s'amuser à tenir de prétendus cercles, auxquels ils soutenaient que d'invisibles opérateurs étaient présents.

Dans le but de dissiper la *folle superstition* dont les récits étrangers les avaient imbus, M. Cathcart résolut de se joindre à ses enfants pendant leur séance, et de leur montrer par des *explications dérivées des principes philosophiques* l'absurdité qu'il y avait à attribuer à des causes surnaturelles ce qu'il savait être le produit de l'illusion ou de forces purement terrestres.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'était un savant très éminent, et se rendant compte qu'il y avait encore bien des problèmes relatifs à l'électricité, etc., qui n'avaient pas reçu de solution, mais qui pouvaient se rattacher à ces phénomènes inexplicables ; il plaça sur une lourde table dont les tiroirs étaient pleins de livres, trois verres de cristal, recouverts d'une planche, qu'il supposait ainsi isolée par ses supports en verre. Comme il n'éprouvait pas plus de respect pour ce qu'il appelait les *fables religieuses* que pour les *légendes spirites* et qu'il voulait mettre les unes et les auteurs en une lumière aussi ridicule que possible aux yeux de ses enfants, M. Cathcart demanda à son fils aîné, de jouer sur le violon, suivant la formule de Koons (1) *le Rêve du Diable*, cet air lui semblant particulièrement approprié à la circonstance. Puis il invoqua solennellement Balaam, le priant de mettre à sa disposition sa fameuse ânesse, et de lui permettre de quitter son étable céleste, dans le but de venir en aide à ses semblables et d'accomplir des exploits dignes d'une intervention si distinguée ».

Pendant ce temps toutes les mains étaient placées sur la planche, mais la conjuration profane n'était pas plutôt sortie des lèvres de M. Cathcart, que, suivant ses expressions *au diable la planche* ! et dans notre surprise l'interjection qui nous échappa fut un juron encore plus énergique ! Alors nous enlevâmes les verres, et nous posâmes nos mains sur la planche, qui se mit à tourner sans arrêter. Nous enlevâmes la planche et ce fut au tour de la table de courir ! »

M. Cathcart était trop bon philosophe pour s'en tenir là. Savant comme il était, il trouvait là quelque chose qui bouleversait ses théories préconcues et il décida que l'ânesse qu'il avait évoquée n'aurait pas le dernier, « car,

(1) Les Koons, mediums remarquables, avaient installé, les premiers en Amérique, une *Chambre des Esprits* où se produisirent les phénomènes les plus étranges et les mieux attestés.

pensait-il, puisqu'elle savait quelque chose actuellement que Charles Cathcart ignorait, ledit Charles Cathcart était le plus grand âne des deux. »

Continuant ses invocations burlesques, il fit des expériences avec tout son mobilier, jusqu'à ce que la table, les chaises, le bureau, les meubles les plus lourds, se fussent mis sous le léger attouchement des doigts de ses enfants, à tourner, à flotter, à s'enlever, et cela malgré une surcharge de plusieurs centaines de livres capable de résister aux efforts les plus énergiques pour arrêter leurs mouvements vagabonds.

Un jour que la grande table se livrait à ses tournoiements les plus excentriques, elle s'arrêta subitement, et plusieurs coups violents retentirent en son milieu. Surpris, mais non déconcerté, M. Cathcart s'écria « Hallo ! Satan, est-ce vous ? si c'est vous, donnez-nous trois de vos meilleurs frappements. »

Trois coups de massue plutôt que trois frappements répondirent aussitôt, et M. Cathcart passablement honteux du caractère impie que prenait son langage en présence de ses enfants, ajouta : « Eh bien ! vieux camarade, si vous êtes de mon avis, il est honteux que deux vieux fous comme vous et moi disent des absurdités devant des enfants ; faites donc faire le salut d'adieu à la table, et sauvez-vous avec. » La table fit un salut si profond que M. Cathcart retira ses mains ; alors elle s'échappa et se mit à courir pendant plusieurs secondes autour de la chambre sans le moindre contact humain.

Mais le remarquable phénomène ne cessa pas là. M. Cathcart eut l'occasion de visiter les États de l'Est, et soit qu'il fut médium lui-même, soit qu'il eut eu la chance de rencontre des mediums partout où il allait, il est certain que non seulement les meubles de sa propre maison voyageaient à volonté, mais que les mêmes mouvements mystérieux le suivaient partout. Il n'avait qu'à invoquer « l'ânesse de Balaam ». Comme il persistait à appeler la force invisible, et toujours et partout les meubles les plus lourds des chambres où il se trouvait se mettaient à tourbillonner dans toutes les directions ; bref suivant ses propres termes, il décrochait en tout temps et sans se faire prier son invisible « Jack » pour l'amusement de la société, et jamais son concours ne lui fit défaut.

A tous ces soulèvements, à tous ces coups et ces flottements d'objets qui l'accompagnaient, M. Cathcart, si bon savant qu'il fut, ne pouvait donner aucune explication, et quand ses amis le pressaient trop sur ce sujet il répondait seulement que c'était « l'ânesse de Balaam » en question, ou bien le diable qui était dans Charles Cathcart, ou en dehors de lui. Quant à l'hypothèse des Esprits, il continuait à la repousser résolument. Il est inutile de répéter son explication théorique de la cause possible. Il ne rivalisait pas d'assurance froide avec ceux qui traitent des millions de leurs

semblables de coquins ou de fous parce qu'ils croient au témoignage de leurs sens et aux déductions légitimes qui en découlent. Il savait qu'il ne se trompait pas lui-même dans ces bruits et ces mouvements, et il avait suffisamment de modestie pour reconnaître qu'il peut y avoir dans la nature des choses qui dépassent même la compréhension de Charles Cathcart. « Je ne sais pas tout, disait-il, et si les facultés scientifiques et théologiques croient tout savoir, moi, je pense qu'il est plus facile de croire qu'il y a des lois de la nature que j'ignore plutôt que d'imaginer que cinq ou six millions de bons citoyens ont comploté de se tromper mutuellement, ou ont perdu subitement la faculté de savoir ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent ; mais quant aux « Esprits », pouah ! un seul me suffit, et pour moi le vieux Satan, ou le « Jack » de Balaam explique toute l'affaire. » Ainsi moitié par théorie, moitié par plaisanterie notre philosophe mettait son sujet dans un mystère plus profond que s'il eut reconnu l'intervention spirituelle.

Naturellement à son retour dans son pays, son désir de continuer ses recherches dans la « Chambre des Esprits » de Davis dut s'accroître, mais sa façon fâcheuse de présenter le sujet, son offre obligeante de « produire son Jack « pour le bien de la société, le rendirent importun. Trouvant que sa présence était désagréable, mais irrésistiblement attiré en ce lieu, M. Cathcart était là un soir, devant la fenêtre, écoutant ce qui se passait à l'intérieur, quand pendant un arrêt de la musique, il s'écria : « Est-ce que vous n'avez pas besoin de moi, là-dedans, vieux King? » Des coups affirmatifs répondirent, et ils ne cessèrent que lorsque l'on eut laissé entrer M. Cathcart. Il ne fut pas plutôt assis, et les lumières éteintes, que les manifestations reprirent avec une puissance croissante. Le premier acte de la comédie, toutefois, fut qu'un tambourin fut lancé à la tête de M. Cathcart. Il baissa la tête, leva les mains, saisit le tambourin et le rejeta, mais de nouveau et par six fois successives le même fait se reproduisit, démontrant que quelqu'un qui avait d'assez bons yeux pour diriger un projectile dans l'obscurité se servait du tambourin avec plus d'intelligence et d'adresse que M. Cathcart.

Cette soirée lui prouva qu'il y avait dans le cercle une intelligence plus grande qu'il ne l'avait supposé. Toutes les manifestations eurent ce caractère et il se retira plus perplexe que jamais.

A la prochaine réunion, M. Cathcart eut la permission d'introduire une « Irlandaise de l'amazone » sa servante, qu'il fit asseoir près de Miss Poston, avec la recommandation secrète de découvrir si elle faisait des mouvements et s'il y avait apparence de fraude. Les Esprits furent-ils fâchés de ces arrangements, la présence de « l'amazone » nuisit-elle à leur pouvoir, nous l'ignorons ; mais les raps annoncèrent dès le commencement de la séance « qu'il n'y aurait rien ce soir ».

Déçu, ébranlé plus que jamais dans sa croyance aux Esprits, M. Cathcart prit la résolution de tirer la question au clair, et tout au moins de résoudre le mystère « de cette obscurité inutile. » Dans ce but, il imagina l'appareil suivant : il fit une boîte en papier semblable à une longue boîte à pilules, plaça un tube de verre à sa partie inférieure et dans ce tube quelques gouttes d'acide sulfurique. La partie supérieure du tube étant fermée avec du papier buvard, il mit dans la boîte un morceau de phosphore et l'entoura d'un mélange de soufre et de chlorate de potasse. Il savait qu'en retournant cet appareil la préparation s'enflammerait subitement avec une brillante clarté et que la lumière continuerait à brûler avec le phosphore. Etant un chimiste expérimenté, il avait essayé cette expérience plusieurs fois avec succès, mais en prévenant les siens de ne pas s'y risquer, déclarant que c'était dangereux pour tout autre qu'un chimiste pratiquant ; car, disait-il, une explosion soudaine entre les mains d'une personne inexpérimentée pouvait procurer à l'opérateur « une vue du monde des Esprits beaucoup plus rapprochée que celle qu'il cherchait. »

Nous donnons le résultat de l'expérience de M. Cathcart dans le cercle de Poston, suivant ses propres termes, tels qu'il l'écrivait au *Spiritual Telegraph*.

« A cette époque, quoique assez généralement regardé comme un sceptique et un infidèle, mes amis orthodoxes, dont le nombre est légion, je me me plais à le dire, furent ravis de la situation nette que je pris contre cette « illusion moderne », et furent persuadés qu'avec « ma science et ma persévérance » j'aurai tôt fait de dévoiler la fraude et de rendre à l'humanité un grand service. Je devins donc « le pieux généreux et champion de Dieu. »

Outre les faits mentionnés ci-dessus il me sembla qu'il y en avait un connexe très significatif. La table semblait suivre une règle fixe, et ses mouvements dépendaient de notre façon de tenir les mains : ainsi, si le petit doigt de la main droite était en dessus, elle se dirigeait dans le sens contraire au mouvement solaire, si celui de la main gauche était par dessus, elle marchait dans le sens du soleil. Vous voyez d'un coup d'œil que cette expérience devait tendre à confirmer pour un esprit élevé dans la philosophie matérialiste l'opinion que la plupart de ce qu'on appelait « les phénomènes spirites » était illusion, ou opération due à des forces naturelles, que la science avait longtemps méconnues, mais qui devaient finir par rentrer dans son domaine. Sachant qu'une vive lumière révélerait ce qui se passait, mais incommoderait toute personne qui la verrait sans être prévenue, je fis souvent chez moi cette expérience d'illumination pour y habituer mes enfants.

Le soir de l'illumination (je prends ce mot dans son double sens) j'emmenai avec moi mes enfants, deux adolescents et deux enfants, et trois

amis que je mis dans le secret. Je m'assis dans la réunion, mes amis occupant différentes places sur des sièges en arrière. La représentation étant commencée depuis quelque temps, l'un de notre groupe, élève de la Nouvelle Ecole presbytérienne demanda qu'on jouât l'air de la « Cornemuse du Pêcheur ». Pendant l'exécution de cet air et tandis que le « vieux King » l'exécutait « secœndum artem », sur une basse fixée sur la table, après avoir tâté avec mes mains dessus et dessous la table, ce que ma position rapprochée me permettait de faire, j'y plaçai tranquillement au beau milieu, mon appareil éclairant, en le retournant avec soin, puis je me rejetai dans mon siège, et aussitôt, sans bruit et sans aucune odeur qui put révéler mes mouvements, la chambre fut aussi éclairée qu'en plein jour. Quel tableau pour un artiste! J'ose dire qu'on a rarement vu pareille scène. Ceux qui n'étaient pas dans le secret et qui soudain se virent dans une clarté dont ils n'avaient pas idée, aussi bien que mes témoins, tous virent les baguettes s'agiter sur le tambour, et pas un mortel près de l'instrument à moins de huit pieds de là!

Après avoir encore frappé quelques coups en pleine lumière, les baguettes s'élevèrent et, décrivant tranquillement une courbe en l'air tombèrent doucement sur l'épaule de miss Poston.

La lumière était si éclatante que nous eussions vu un cheveu sur la table. J'interrogeai séparément les dix-sept assistants, pas un ne manifesta l'ombre d'un doute.

Le capitaine Davis crut d'abord que la lumière avait été apportée par les Esprits, ou qu'elle provenait d'une explosion de phosphore qu'il possédait, mais en voyant les restes de ma boîte, il demanda le nom de l'auteur. Je répondis aussitôt que c'était moi. Très mécontent, il demanda quel était mon but, et je répondis de suite : « Demandez au vieux King, lui et moi nous sommes en parfaite intelligence. » Le calme avec lequel je fis cette réponse fit rire de bon cœur M. Poston et remit le capitaine de bonne humeur. Quand la lumière fut éteinte « King » revint avec ses violents coups habituels et répondit qu'il était au courant de tout cela. Il dit qu'il avait désiré cet incident pour donner une bonne preuve, qu'il savait que j'étais honnête dans mon scepticisme, et qu'il était décidé à me faire voir de telles choses que ma conversion ne fut pas partielle. Il m'invitait à venir dans la salle tant que je voudrais, et à m'asseoir toujours près de la table.

Depuis cette époque j'y suis venu fréquemment. Je suis sûr que tous les membres du cercle étaient aussi sincères dans leur croyance que moi dans mon scepticisme. Après « l'illumination » King répondit très rapidement et très correctement à toutes mes questions sur les sciences naturelles, et il me dit de plus qu'il avait fait exprès de me renvoyer le tambourin, et

de rompre la séance le soir où j'avais établi une surveillance sur Miss Poston, afin de m'amener à la preuve que je venais d'obtenir.

Il me promit que des manifestations musicales se produiraient quand des membres de ma propre famille seraient les seuls spectateurs, et les Esprits ont parfaitement tenue parole. Nous avons maintenant dans notre entourage plusieurs cercles où sont reçues toutes sortes de manifestations, y compris, ce qui pour moi est le plus intéressant de tout, des communications orales, les Esprits parlant *in propriâ personâ*.

Mon fils le plus jeune voit les Esprits et les décrit, et ils confirment l'exactitude de ses descriptions. Ce que nous avons vu dans ma propre maison durant ces derniers mois remplirait des volumes. Tous les membres de ma famille sont aussi convaincus de la présence quotidienne de leurs amis les Esprits qu'ils le sont de leur propre existence. Je ne dois pas oublier d'ajouter que nous avons lu tout ce qui est tombé entre nos mains contre le spiritisme, et le père et la mère rougiraient du plus jeune de leurs enfants s'il ne pouvait, en cinq minutes, citer des faits de sa propre observation, capables de démolir entièrement toute puérile tentative d'explication de ces phénomènes.

Jamais nos célestes visiteurs ne nous ont soufflé une pensée immorale, que dis-je, une pensée qui ne fut inspirée par l'amour, la charité et la sagesse. Je sais qu'ils nous ont procuré de grandes joies, qu'ils nous ont rendu plus heureux, et je crois que nous serions bien endurcis s'ils ne nous rendaient meilleurs.

Les démontrations les plus certaines (et j'ose à peine espérer mieux) se trouvent dans ce cercle de M. Poston. En réalité je crois que nous aurons longtemps à attendre avant que l'esprit public soit assez éclairé pour que les Esprits puissent arriver à un développement supérieur dans les séances publiques. CHARLES W. CATHCART.

P. S. — Comme beaucoup d'autres, j'ai perdu ma réputation de savant, mais après tout j'ai gagné celle « d'allumeur de lampe » de premier ordre. Je préfère cette réputation d'humble « lampiste » pour la découverte de la vérité à celle de savant, végétant dans les ténèbres. C. W. C.

Depuis l'époque où le changement se fit dans l'esprit de M. Cathcart au sujet de sa bizarre explication primitive du phénomène, les raps, les mouvements de table, etc., furent accompagnés dans sa propre maison par des preuves claires et irrésistibles d'une intelligence spirituelle. Plusieurs personnes de sa famille furent guéries par les Esprits de plusieurs maux et même de maladies graves. Des mains invisibles et au toucher bienfaisant les soignaient. Des lumières voltigeaient dans les ténèbres, des voies leur parlaient, des mains serraient les leurs, et leurs enfants apprenaient à

considérer les Esprits comme leurs amis les plus aimants, les plus sages et les meilleurs. L' « Amazone » à qui M. Cathcart avait confié la tâche de découvrir l'imposture de Miss Poston, devint un médium remarquable. Ils eurent des démonstrations musicales de l'espèce la plus forte, des voix leur parlèrent dans le porte-voix, et des lumières étonnamment brillantes et de couleurs variées se produisirent.

(*A suivre*). Pour traduction conforme : G. BERA.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE

DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE PREMIER (*Suite.*)

LA MAGIE.

Après la cryptographie, nous traiterons de tout ce qui se rattache directement ou indirectement à la Magie et, suivant le cas, nous insisterons plus ou moins sur les pratiques ou sur les ustensiles magiques, eu égard à leur importance.

Les objets ayant trait à la Magie sont fort nombreux, une simple énumération montrera leur diversité. Nous mentionneronns notamment les amulettes divers, les anneaux constellés, les armes enchantées, les coupes magiques, les épreuves judiciaires, les exorcismes, les Grimoires, les Mantrans, les maraca, la messe noire ou à rebours, les miroirs magiques, le Palladisme, les Pantacles, les Philtres, les Pierres précieuses, le Satanisme, les Talismans, les Tatouages, etc., etc.

Disons que les mêmes pratiques, bijoux, ustensiles, mantrans, etc., peuvent appartenir, suivant leur consécration, soit à la magie blanche, soit à la magie noire ; le lecteur le comprendra facilement, car suivant le rite cérémoniel qui consacre un objet, celui-ci relève soit de l'une ou de l'autre Magie. Pour rendre plus facile au lecteur l'intelligence de ce qui va suivre et pour lui faciliter ses recherches et comparaisons, s'il y a lieu, nous classerons ce qui va suivre autant que possible dans l'ordre alphabétique.

Les AMULETTES sont des objets extrêmement variés, auxquels on attribue des pouvoirs divers, notamment celui de guérir les maladies et même de pouvoir préserver les hommes et les animaux de certaines maladies et de garantir aussi contre certains maléfices les personnes portant ces amulettes. Comme ceux-ci peuvent être chargés d'influences magiques, il y a lieu de bien connaître leur provenance avant de les porter sur soi. Nous disons ceci parce que bien des personnes portent des objets divers en breloques, qui ont pu être des amulettes ; or, chez les marchands d'antiquités, on vend des scarabées, de petits sphinx, de petits éléphants antiques,

qui peuvent fort bien avoir été rituellement consacrés, or, combien il peut être dangereux de porter sur soi de pareils objets, dont on ignore la source. Disons que ce terme malgré sa terminaison féminine est du masculin.

Les ANNEAUX MAGIQUES, LES ANNEAUX CONSTELLÉS, sont des sortes d'amulettes qui peuvent avoir aussi des propriétés diverses suivant leur mode de consécration. Avec ces anneaux les Magiciens opéraient des merveilles, ils pouvaient, par exemple, se rendre invisibles, comme Gygès, roi de Lydie. Certains anneaux avaient la propriété de chasser la peste, le choléra ou toutes autres maladies. C'est très certainement à ces sortes d'anneaux qu'est dû l'usage de porter des *Bagues d'alliance*.

Les *Armes enchantées*, sont également des objets magiques, rentrent dans la même catégorie, les *coupes magiques*, ainsi que les *cercles*, les *couronnes*, etc. (1).

Relèvent également de la Magie, les épreuves judiciaires, les exorcismes, les mantrans, les Maraca, Messe noire ou à rebours, qu'un prêtre le plus souvent défroqué disait en employant pour autels une femme nue.

Les MIROIRS MAGIQUES sont des ustensiles très puissants de la magie, car ils sont d'une grande utilité pratique, avec leur concours on peut voir le passé, le présent et l'avenir.

A propos des miroirs magiques, on s'est souvent demandé s'il existait une théorie à leur sujet?

Nous répondrons non, il n'existe pas, à proprement parler une théorie. Du reste, le miroir magique n'est pas ce qu'un vain peuple pense!

Pour le vulgaire, un miroir est, *a priori*, un objet de forme circulaire en verre, revêtu d'un étamage métallique.

Tel est le premier sentiment, la première idée que le vulgaire se fait de ce terme : *miroir magique*.

Or, cette idée est juste, puisqu'un tel miroir peut, en effet, devenir ou être un miroir magique; mais ce n'est là qu'un mode de miroir; or, il en existe une variété infinie, comme nous allons voir.

L'origine des miroirs magiques remonte à la plus haute Antiquité.

La tradition nous apprend que les Magiciennes de Thessalie révélaient l'avenir, en écrivant leurs oracles avec du sang humain sur des miroirs métalliques, qui les réfléchissaient dans le disque de la lune (?).

Le miroir magique a surtout été très utilisé dans tout l'Orient, où on le nomme également *Miroir Constellé*.

Varron (2) prétend que son emploi est originaire de la Perse, ce qui prou-

(1) Au sujet des couronnes, comme transfert et moyen de guérison, nous engageons le lecteur à lire le terme *Couronne Magique* dans notre DICTIONNAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE, V. COURONNE.

(2) *In* SAINT-AUGUSTIN, *De civit. Dei*, VII, 35.

verait que les Mages sont bien les inventeurs de ce mode de divination dénommé *Catoptromancie.*

Didius Julianus eut recours aux miroirs magiques pour découvrir l'issue de la bataille que devait livrer contre Septime Sévère. Tullius Crispinius, son compétiteur à l'empire (1). Or, comme on avait grande confiance aux enfants dans l'Antiquité, Didius Julianus, après avoir attiré sur la tête d'un enfant la clairvoyance au moyen de conjurations, le fit lire dans le *Miroir Fatidique.*

On nommait *Specularii* (2) ceux qui consultaient l'avenir à l'aide des miroirs magiques.

Pic de la Mirandole avait une grande confiance dans la divination à l'aide de miroirs constellés ; il suffisait même, disait-il, d'en fabriquer un sous une constellation favorable et de donner à son corps une température convenable, pour lire dans ces miroirs le passé, le présent et l'avenir.

Cette dernière observation a une grande importance ; nous savons, en effet, que si un clairvoyant (médium ou psychurge) a froid, il éprouve de grandes difficultés pour sa lucidité.

Jean Fernel, dans son *de abditis rerum causis* (I, XI), affirme avoir vu dans un miroir, diverses figures qui exécutaient tous les mouvements qu'il leur commandait, et les gestes de ces figures étaient si expressifs que chacun des assistants qui voyait, comme lui-même dans le miroir, pouvait comprendre et interpréter la pantomime des dites figures.

Reinaud nous dit (3) : « Les Orientaux ont aussi des miroirs magiques dans lesquels ils s'imaginent pouvoir faire apparaître les anges, les archanges ; en parfumant le miroir, en jeûnant pendant sept jours et en gardant la plus sévère retraite, on devient en état de voir, soit de ses propres yeux, soit par ceux d'une vierge ou d'un enfant, les anges que l'on désire évoquer ; il n'y aura qu'à réciter les prières sacramentelles, l'esprit de lumière se montrera à vous et vous pourrez lui adresser vos vœux. »

Les Chinois et les Hindous possèdent des miroirs magiques métalliques concaves ou convexes, mais plus généralement concaves, à l'aide desquels ils lisent clairement l'avenir ou décrivent des scènes qui se passent très loin d'eux.

La fabrication des miroirs magiques était connue des Romains, qui en faisaient un fréquent usage (4).

Cornélius Agrippa (5) nous informe que de pareils miroirs, trouvés dans

(1) Spartianus, *Did. Julian*, VII.

(2) Cf. Ducange, *Glossarium mediæve et infimæ latinitatis*, V° Specularii.

(3) *Description du cabinet Blacas*, tome II, p. 401 et 402.

(4) Voy. Aulu Gelle, *Noct. attic.* XVI, XVIII : « Ut speculum in loco, certo positum nihil imaginet aliorum que translatum faciat imagines. »

(5) *De incertitudine et vanitate scientiarum*, Cap. XXVI.

les mains de certaines personnes, les ont fait accuser de sorcellerie, et que leur possession mit souvent en péril les sorciers.

Muratori nous apprend, de son côté, que Martin della Scala fit mettre à mort l'évêque de Vérone, sous l'oreiller duquel on avait trouvé un miroir magique. Ce miroir portait, sur son revers, le mot de *Fiore* (fleur), que les sorciers appliquaient au diable; ce qui est confirmé par la confession de saint Cyprien, qui dit en effet que le diable apparaissait parfois sous la forme d'une fleur.

On trouva un pareil miroir dans la maison de Calas de Rienzi (1).

La reine-mère, Catherine de Médicis, possédait un miroir magique très puissant, avec lequel elle voyait tout ce qui se passait en France.

Le Mercure Français de 1609, page 348, nous apprend qu'en cette même année, on brûla en place de Grève un sorcier normand, Saint-Germain, pour avoir fait usage de miroirs magiques, en compagnie d'une femme et d'un médecin.

Les matières employées à la confection ou à la fabrication des miroirs magiques sont très diverses; on utilise, en effet, des métaux, du verre, du cristal, du carton, du noir de fumée, du vernis noir à l'esprit de vin, etc.

Leur forme aussi est très variée : ils sont circulaires, en boules, planes, concaves ou convexes, etc.

Il existe des miroirs théurgiques, des sorciers, des miroirs magnétiques, narcotiques, galvaniques, cabalistiques.

D'autres portent le nom de leurs inventeurs ou de leurs protecteurs; c'est ainsi qu'il y a un miroir magique de Cagliostro, de Swedenborg, de Dupotet, etc., etc.

C'est même cette variété, cette diversité, qui fait qu'on ne peut pas dire qu'il existe *une* théorie des miroirs magiques, mais, d'une manière générale, il est établi que le *miroir magique* sert à arrêter le regard du clairvoyant, du médium, à le fixer sur un point, d'où hypnotisme, auto-suggestion, dégagement astral, autant de moyens qui permettent de prédire l'avenir et de voir le présent ou le passé.

La médiumnité au *marc de café* n'est qu'une variété du miroir magique, l'assiette au marc faisant ce dernier office. Nous pourrions fournir encore de nombreux détails sur les miroirs magiques, mais nous devons nous borner et passer aux PANTACLES, qui sont des sortes de *Talismans* (nous parlons de ceux-ci un peu plus loin).

Le Pantacle est à la fois une figure symbolique et synthétique qui renferme en elle une série d'enseignements que l'*Initié* doit savoir développer et analyser dans tous ses détails. Pour expliquer les Pantacles, on doit tout

(1) Cf. MURATORI *Scriptor. rerum Italicar.* tome I, col. 293 et 545. — Cf. également WIERUS, *Pseudomonarchia Dæmonum*, lib. III, c. XII, 6.

d'abord décomposer la figure en ses éléments, puis voir la situation qu'occupent ces mêmes éléments. (Pour d'autres détails sur les Pantacles, voir *Dictionnaire de la science occulte*, page 188, tome II.)

Les TALISMANS sont des objets quelconques, consacrés par certaines cérémonies et qui, portés sur soi, vous protègent dans une certaine mesure de maladies, de malheurs, d'accidents quelconques. Les talismans ont aussi la propriété de procurer le bonheur ou le succès dans certaines entreprises. Ajoutons que les Talismans n'ont une valeur véritable qu'autant que celui qui le porte a foi en cette valeur; ainsi donc, tout réside dans l'intention.

A ce sujet, Eliphas Levi nous dit :

« Les Talismans ressemblent en cela à la Sainte Hostie catholique, qui est le salut pour les justes et la damnation pour les pécheurs et qui, ainsi, suivant les dispositions de celui qui la reçoit réalise Dieu ou le diable.

« La consécration du Talisman est un pacte, qu'on fait avec le bien, si votre intention est pure et avec le mal si votre intention est mauvaise; or c'est une mauvaise intention que de vouloir acquérir une puissance exceptionnelle qui vous rende supérieur aux autres hommes, quand même vous ne voudriez user de cette puissance que pour faire le bien, car suivant la parole de l'initiateur des chrétiens « celui qui s'exalte sera humilié et celui « qui s'humilie sera exalté. »

On peut considérer comme Talisman, le Mezuzoth un petit rouleau de parchemin que les Israélites placent dans le chambranle des portes de leur maison ou qu'ils portent sur eux, enfermé dans un petit étui. C'est pour se conformer au *Deutéronome*, que les Juifs enchassent le Mézuzoth dans les chambranles de bois, car il y est dit : « Vous n'oublierez jamais la loi de Dieu; vous la graverez sur le chambranle de vos portes ».

Le parchemin qui contient les passages du Deutéronome est roulé et inséré dans un tuyau de roseau ou placé dans un petit bijou d'or ou d'argent et sur l'extrémité du tube on grave le mot *Sadaï*, qui est un des noms de Dieu. (*Dictionnaire de l'art et de la curiosité*, V° MEZUZOTH).

Les *Pierres précieuses* sont souvent utilisées, comme Talismans, mais on ne doit pas oublier qu'elles ont leur vertu propre.

Peuvent être rangés encore, comme modes d'action utilisés par la Magie, les Philtres, les Tatouages, enfin, le Satanisme ; ce dernier relevant uniquement de la Magie noire.

Après ces quelques données succinctes sur la Magie en général, nous parlerons de l'Hermétisme dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II

L'HERMETISME. L'ALCHIMIE.

Après la Magie, nous étudierons l'*Hermétisme*, la *Philosophie Hermétique*

ou *Alchimie*, dénommés également le GRAND ART, qui comprend la fabrication de la *Pierre Philosophale*, l'*Elixir de vie* ou *Panacée universelle* qu'on dénomme à tort Elixir de *longue vie*.

A en croire les Alchimistes la Philosophie Hermétique remonterait à la plus haute antiquité, ce qui est probable, car anciennement, on n'étudiait pas les *Sciences*, mais la SCIENCE. Ce n'est que dans ces temps modernes qu'on a imaginé de découper la science par tranches, comme un melon. Toutes les sciences se tiennent et se donnent la main ; elles s'expliquent souvent l'une par l'autre. Autrefois, dans la haute Antiquité, tout ce qui était science était réuni en un seul corps dénommé l'ART SACRÉ.

Dans ces temps modernes, c'est-à-dire depuis le Moyen âge, on comprend sous le terme générique de *Philosophie Hermétique*, l'Alchimie, la Pierre Philosophale, la Panacée Universelle, le Grand Œuvre, c'est-à-dire l'art de transmuer les métaux en or et de produire cette eau merveilleuse ou *Elixir de vie* qui donne non seulement la santé, mais une jeunesse éternelle. Et ce n'est pas tout encore, car beaucoup d'Adeptes comprennent également sous ce terme, le moyen de tirer du néant une créature en tous points semblable à l'homme ; c'est ainsi qu'on aurait créé un *Androïde*.

Mais nous devons ajouter immédiatement que l'ambition de l'Adepte ne va pas jusqu'à créer l'homme. Cette ambition se borne à fournir les moyens de changer tous les métaux en or (ce qui est déjà fort joli) et à tirer des mêmes éléments une poudre ou liqueur qui a la propriété de prolonger la vie au delà des bornes que lui assigne la nature et de maintenir l'homme en bonne santé, dans une jeunesse éternelle.

Si nous en croyons les Alchimistes, ce merveilleux secret a été trouvé plusieurs fois, car Raymond Lulle, Paracelse, Nicolas Flamel, Emmens, Strindberg, Clavenad et d'autres encore l'ont possédé, ce qui n'est pas étonnant, puisque Nicolas Flamel nous apprend que la conduite du Grand-Œuvre offre si peu de difficultés :

Qu'une femme, filant fusée,
N'en serait du tout détournée!...

Malgré cela, le secret ne court pas encore les rues, comme nous allons voir.

Van Helmont aurait vu, touché et possédé de la poudre de projection ou *Pierre Philosophale*. Elle avait, dit-il, la couleur du safran en poudre et elle brillait comme du verre pulvérisé. On lui en donna un quart de grain, qu'il jeta dans 8 onces de mercure, qui fut changé en argent très pur.

Ajoutons enfin, qu'indépendamment de la transmutation des métaux, les Alchimistes ont le pouvoir de donner aux *Pierres précieuses* une beauté et une perfection qu'elles n'ont pas naturellement, ainsi qu'aux perles abîmées, l'*Orient* qu'elles ont perdues.

Ne sont que des modifications de la Pierre Philosophale : le *Grand Arcane*, le *Restaurateur des Pierres précieuses*, l'*or potable*, la *teinture* ou *pierre des philosophes*, l'*Elixir Universel*, l'*Eau de Soleil*, la *Poudre de projection*. Tous ces produits, transmutent, guérissent, donnent la fortune, la jeunesse, une très longue vie et exemptent d'infirmités. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ce qui précède ? Nous allons le dire et nous pouvons le certifier vrai au lecteur.

La Pierre Philosophale n'est pas un mythe, elle a existé et dans l'Antiquité, les Rois d'Egypte ont fabriqué de l'or avec son secours. Au Moyen âge, on a également opéré des transmutations et, de nos jours, divers contemporains en ont opéré également.

Les Alchimistes modernes se nomment : Théodore Tiffereau, Auguste Strindberg, Clavenad et le Dr H. Emmens. Ce dernier a même vendu en Amérique plusieurs lingots à un hôtel des monnaies ; son procédé aurait été acheté par une puissante Compagnie et cependant le taux de l'or ne baisse pas.

Le Dr H. Emmens appelle son or transmuté *Argentaurum*.

L'alchimie n'est donc pas morte, comme on le croit trop généralement, elle est plus vivace que jamais, même elle a en France un journal l'*Hyperchimie*, qui compte une dizaine de rédacteurs et une société ; la *Société Alchimique de France* qui, espérons-le, fabriquera un jour assez d'or pour détruire la misère contemporaine ; mais qu'elle se hâte, car la misère est encore fort grande à notre époque où nous possédons tant d'alchimistes !...

C'est d'autant plus nécessaire, que la guerre contre les Boërs sera longue et que l'exploitation des mines d'or du Sud-Africain ne fourniront pas de longtemps encore l'or qu'on était accoutumé à en recevoir.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

ENCORE FLAMMARION

Les *Annales des sciences psychiques* du Dr Dariex contiennent un remarquable article de A. Erny sur les *Manifestations télépathiques des mourants* publié dans la *Nouvelle Revue* par M. C. Flammarion.

Cet article nous ramène à la question dont les journaux spirites ont été les échos et nous nous demandons si la discussion a été traitée sous son jour véritable.

L'auteur si brillant de tant d'œuvres spiritualistes doit-il être honni par les spirites s'il conteste leur doctrine ?

Nous ne le croyons pas. *Dieu dans la nature. Les mondes imaginaires et les mondes réels. La pluralité des mondes habités* et tant d'autres ouvrages restent et resteront les bienfaisants antidotes du matérialisme et des stériles conceptions du néant. Devons-nous juger *à priori* et jeter la pierre à celui qui s'éloigne de notre foi en oubliant les services rendus à notre cause et

sans tenir compte de l'état particulier de la plupart des hommes de science, prêtres de leur Eglise, défenseurs irréductibles de leur théorie.

Notre expérience nous incite à la plus grande indulgence. Il y a vingt-cinq ans, les plus dures critiques, la plus mordante raillerie, accueillirent le récit des phénomènes spontanés qui nous précipitaient de l'incrédulité absolue aux manifestations merveilleuses de l'au-delà. Croyant naïvement qu'il devait suffire d'affirmer un fait, d'en offrir la répétition pour éveiller l'attention et provoquer des recherches, nous eûmes souvent alors comme suprême ressource contre les autres et contre nous-mêmes Flammarion, Eugène Nus, Victor Hugo, Mme de Girardin et nous ne saurions oublier que, grâce à ces intelligences d'élite, nous nous reposâmes quelquefois à l'abri de leurs noms qui éteignaient le rire narquois de nos interlocuteurs.

Lors de nos débuts, la pratique spirite s'établissait sur des bases fixes. Les séances devaient être toutes de même façon ; prières avant, prières après, moralisation des esprits, parfois de façon peu courtoise, refus fréquent d'admettre ce qui pouvait détruire les idées acquises, enfin attribution de tous les phénomènes, quels qu'ils fussent, à l'esprit des morts, individualité considérée comme reprenant pour quelques instants *toutes les facultés qu'ils avaient possédées durant leurs incarnations*

De là d'extrêmes exigences et l'obligation pour l'esprit d'être une encyclopédie.

La surprise, le trouble causés par des faits si nouveaux ne nous permettaient pas de discuter de la théorie spirite, mais les déceptions s'accumulaient et nous nous arrêtions, tentés d'abandonner l'inextricable étude.

Quelques spirites de foi antérieure s'unirent à nous et nous eûmes un groupe de 8 à 14 personnes selon les séances.

Nous voulions obtenir des preuves d'identité et des phénomènes physiques. Mais les communications les plus remarquables, écrites ou parlées, nous tançaient vertement de chercher à satisfaire notre curiosité bien plus qu'à fouiller la philosophie de l'antique doctrine. La recrudescence du cléricalisme, la puissance grandissante des sectes religieuses nous furent fréquemment prédites. Conseils, reproches, prédictions, exhortations, ne modifièrent guère les habitudes ni les idées préconçues des membres du groupe. Chacun cherchait des faits, des preuves, un appui personnel et prétendait transformer les esprits en aimables serviteurs disposés à intervertir l'ordre de notre destinée. Puis il y eut explosion de sentiments bien humains, les médiums, sous diverses influences, se jalousèrent, les phénomènes prirent d'étranges allures et nos guides ordonnèrent le repos momentané.

Le groupe resta dissocié, les affaires, les luttes, les succès ou les déboires, l'influence de la famille et enfin la crainte de nuire à ses intérêts dissocièrent ce milieu où nous avions obtenu de profonds aperçus de l'Au-delà.

Nous voyons encore des membres, autrefois fervents de ce groupe, et quand nous revenons aux phénomènes d'antan, nous ne réveillons qu'un pâle souvenir. De loin les faits saillants, probants, absolus, ont perdu leur relief, leur vigueur, ils se ternissent, s'effacent, s'oublient et le doute remplace la foi profonde de jadis.

Nous eussions subi la même influence désastreuse du temps si nous n'avions persévéré en suivant souvent des sentiers inexplorés.

Acceptant et analysant tous les phénomènes quels qu'ils soient, nous avons encore des preuves et des déceptions. Nous faisons des réserves, nous admettons des forces inconnues, éparses autour de nous, nous comprenons aussi la participation du médium dans certaines communications, mais nous croyons absolument et sans arrière-pensée à la fréquente communication des morts et des vivants.

Les preuves appuyant notre conviction définitive ont toujours éclatées à l'improviste, elles ont été dans l'ensemble et les détails absolument véridiques. Beaucoup de prédictions d'un ordre intime se sont réalisées après plusieurs années. Enfin nous avons eu des aperçus scientifiques et philosophiques d'une grandeur saisissante et contradictoires avec les idées du médium.

Nous avons amené au spiritisme des intelligences attristées du vide du matérialisme et aussi des catholiques chancelants et déçus. Nous avons eu l'appoint de vrais savants et nous ne nous sommes pas isolés dans nos recherches.

Mais nul doute qu'un homme comme M. C. Flammarion, occupé d'études transcendantes, habitué aux expériences positives, ayant comme moyens d'investigations des instruments de précision, et se basant sur des calculs mathématiques, ne se lasse de la fugacité des phénomènes spirites, des tentatives réitérées sans résultat, de la nervosité des médiums et surtout de l'obscurité des causes déterminant ces facultés étranges.

Rendons-nous à l'évidence ; l'impossibilité de produire des phénomènes à volonté, les déceptions inévitables à ces sortes d'étude, rendront encore longtemps le spiritisme tributaire de l'empirisme.

Sommes-nous si peu certains de notre foi qu'il nous faille absolument la sanction de la science officielle ?

Cette science n'est pas infaillible, elle ne l'a jamais été et les explications diffuses entremêlées de mots neufs et de termes techniques prouvent trop souvent le peu de connaissances pratiques des discoureurs qui font plus de tort que de bien au spiritisme.

La curiosité éveillée par ces savants est difficilement satisfaite, et si par hasard les faits appuient la théorie, les hallucinations isolées et collectives laissent le champ libre à tous les dogmes et aux nuageuses explications.

Pour étudier avec fruit la doctrine spirite, il faut user de toutes ses facultés assimilatrices, et donner l'essor à l'esprit et au cœur.

Le spiritisme est comme l'amour, le grand flot d'amour déversé par le Christ sur l'humanité ; certains, incapables de l'éprouver, ne le peuvent comprendre. Telle intelligence scientifique reste fermée aux conceptions de la philosophie.

Nous plaindrons M. C. Flammarion s'il rejette la doctrine spirite et nous écouterons les moutons de Panurge bêler derrière lui, ceux-là sont de tristes recrues.

Nous savons que des morts aimés et désirés ne se manifestent jamais pour de nombreuses raisons, nous savons que des désincarnés nous sont souvent amenés pour sortir du trouble et pour nous instruire ; mais notre volonté ne suffit pas à attirer les morts ni ne les oblige à communiquer d'une façon ou d'une autre.

Il n'y a pas deux médiumnités semblables, pas plus qu'il n'y a deux hommes absolument identiques. Comment avec cet instrument imparfait, l'être humain, faire une démonstration satisfaisante pour le positiviste ?

Et le fût-elle qu'il y aurait encore des contradicteurs et des détracteurs ; le spiritisme crée des obligations, il nous impose une lourde tâche, il nous met au début d'une route sans fin, il abat l'orgueil des grands, flagelle les vices et nous laisse la responsabilité de nos actes.

Combien m'ont objecté que le catholicisme plus commode leur créait moins de devoirs !

Si M. C. Flammarion reste des nôtres, nous en serons heureux ; s'il rejette les conclusions d'autrefois, s'il méconnaît la philosophie de cette doctrine, nos convictions n'en supporteront aucun choc, aucun trouble et nous attendrons les chercheurs de l'avenir.

Le grand astronome sera peut-être éclairé un jour. Mais n'entassons pas de force la foi spirite, laissons agir le grand courant d'idées qui pousse l'humanité vers de nouveaux horizons.

Faisons face aux défections et surtout maintenons la doctrine dans sa sphère véritable. Consolation, Espérance, Solidarité, progression infinie, telle est sa devise.

Ne soyons pas comme les catholiques vis-à-vis du Christ, prenons l'esprit et non la lettre, ne recherchons pas les suffrages d'hommes décidés d'avance à ne rien admettre des conclusions des esprits et mettons nos actes en rapport avec nos convictions.

Mme Paul Grendel.

LES BÊTES ONT UNE AME

Cher Monsieur Leymarie, Le Spiritisme nous enseigne que le principe spirituel commence son évolution dans le règne végétal et animal. Cette conception est en parfait accord avec l'idée que nous nous faisons de la bonté et de la justice de Dieu et de la loi divine du progrès infini.

Or il ne peut pas y avoir de privilèges et on s'abuserait en croyant que notre âme humaine est autrement construite que celle des bêtes. Quant aux animaux nos frères cadets, nous avons été ce qu'ils sont, ils deviendront ce que nous sommes.

Le Créateur, dans sa sagesse, nous a donné cette mission : les diriger dans la voie du progrès, au même titre que les Esprits plus avancés et les *Anges Gardiens* nous conduisent nous-mêmes.

Telle est la cause de l'influence que l'homme a de tout temps exercée sur les animaux, qui s'est traduite par la domestication des espèces dont le concours a été si utile à nos premiers ancêtres ; ils les ont aidés à satisfaire aux besoins les plus urgents de la vie matérielle.

Ces braves animaux, les chiens, ont un dévouement à toute épreuve et en arrivent à comprendre la pensée du maître, sur un signe presque imperceptible, sous son regard, un mouvement des lèvres, pas même un son. Ce qui doit être le plus admiré, ce qui nous fait croire que le chien possède une sorte d'âme, ayant un sentiment moral, une intelligence raisonnante et une volonté calculée, c'est une espèce d'actes que certains chiens accomplissent hors de la présence de leurs maîtres ; voici quelques exemples authentiques, vraiment merveilleux.

Les Ecossais ouvrent une souscription pour élever un monument au souvenir d'un fait historique de fidélité canine. Il y a environ un siècle, un jeune Ecossais, nommé Charles Gaff, tomba d'un rocher, et se tua sur le coup. L'accident arriva le 18 avril, et trois mois après, le 20 juillet, on retrouva le cadavre, ou plutôt, le squelette du malheureux, ayant à ses côtés sa chienne maigrie, défaillante à moitié morte de faim. La pauvre bête avait, pendant trois mois, veillé le corps de son maître. Entre temps, elle avait mis bas, dans un buisson voisin, une portée de chiens qu'on trouva morts, la pauvre bête affamée n'ayant pu les allaiter. Ce cas unique de fidélité canine a inspiré au célèbre Walter Scott l'une des plus belles poésies, elle méritait certes le monument que les Ecossais veulent élever.

Second fait, rapporté par un homme très sérieux, l'Américain John Hope qui en fut l'un des témoins : Un fermier de Saint-Albans, dans le comté de Franklin, allait assez régulièrement, deux fois par an, à Vergennes pour régler des affaires et voir des amis. Il faisait toujours la route à cheval, et emmenait avec lui son chien, un petit terrier qu'il aimait beaucoup.

Ayant à faire une visite qui lui prendrait quelques jours, dans le voisi-

nage de la ville, il laissa son terrier, le confiant aux soins de l'aubergiste. A son retour, la femme de l'aubergiste le reçut toute désolée en disant : — « Hélas ! Monsieur, votre chien est perdu. Notre gros chien de garde s'est pris de querelle avec lui ; le pauvre petit chien a été mordu, battu et avant que nous ayons pu intervenir, il s'est sauvé de la cour, en criant si pitoyablement que, nous le croyons, il ne reviendra jamais, il y a de cela huit jours. Hier, il a reparu, mais en compagnie d'un autre chien, un mâtin plus grand et plus fort que le nôtre. Les deux compagnons sont tombés sur notre chien et l'ont tellement mordu, qu'il ne peut remuer ni queue ni pattes, n'a même pas la force de manger. Aussitôt l'affaire faite, votre terrier et son compagnon sont partis, et nous ne les avons plus revus. »

Le fermier très contrarié de la perte de son chien revint à sa maison par Whitmore. En arrivant, il retrouva le petit terrier. Il s'informa et apprit que le fidèle animal était à la ferme, il y avait huit jours, qu'il en était bientôt reparti avec le gros mâtin et que les deux chiens venaient de rentrer, le jour même. — Or, il est évident que le petit terrier, d'abord rossé par le chien de l'aubergiste, s'était vite procuré un allié pour venger son injure.

M. E. C. Gitsinger, de Détroit, Michigan, raconte dans la revue : *The Progressiv thinker* ce qui suit : « Pour démontrer que les animaux ont une âme, que ce n'est point une chimère et un rêve, j'ai étudié les matérialisations, et j'ai trouvé qu'elles ont deux phases distinctes. Un soir, je fus mis en contact avec un élément très matériel ; une personne avait possédé un chien favori, du nom de Rito et l'esprit de ce chien se présenta à une séance à laquelle j'assistais avec son maître ; il renifla, lui donna sa patte et répondit à son nom. Un autre chien se matérialisa et nous fûmes surpris par le spectacle d'un combat de chiens à notre séance.

Le médium nous recommanda de ne pas bouger, de les laisser faire et ils se culbutèrent pendant 5 minutes, en renversant les chaises, en grondant et en reniflant comme des chiens réels. — Ils disparurent après avoir été séparés par « l'Esprit de contrôle », en aboyant faiblement. Il n'y avait pas de chiens à la séance, *et je puis jurer que nous n'étions pas hallucinés, que ce n'était pas un rêve.* Le médium est âgé, il a plus de 40 ans d'expériences, et je réponds de son honorabilité. » JOSEPH DE KRONHELM.

N. D. L. R. — Nous avons écrit et dit maintes fois, qu'en janvier 1877, Mme Bosc, femme de l'éminent architecte Ernest Bosc, était assise au coin de notre feu, au 7, rue de Lille ; M. le comte de Lvoff, président de la Haute-Cour, à Moscou, arrivant de Russie, nous accordait sa première visite et nous le présentâmes à Mme Bosc. Ils causaient et j'écrivais. Tout à coup

cette dame dit : Monsieur je vois auprès de vous un chien qui vous aime bien ; c'est un énorme terre-neuve blanc, avec les quatre pattes noires, les oreilles de même, et sur le front une étoile noire ; au cou, je vois un collier en argent, fermé par un cadenas, avec ces mots : *Serge de Lvoff*, et le nom du chien (il ne me revient pas) avec sa queue longue et belle, il vous caresse et ses yeux vous fixent.

M. de Lvoff pleurait et il répondit : « Très jeune j'étais agile et tapageur on m'avait confié à mon chien, celui que vous décrivez si exactement, Madame, qui m'a sauvé plusieurs fois la vie en me pêchant dans notre rivière où je me noyais ; cet ami fidèle, je l'ai perdu lorsque j'avais 12 ans, je l'ai pleuré comme un frère. Combien je suis heureux de le retrouver avec cette certitude que ces chers compagnons ont une âme intelligente, qui survit à leur corps, et un périsprit avec lequel ils se forgent un corps et un collier avec ses inscriptions ! de plus il a pu discerner que vous étiez un médium voyant de première puissance, pour me rappeler des souvenirs de 40 ans. Merci, Madame et que Dieu vous bénisse. »

Mme Bosc vit le chien faire de grandes démonstrations de joie, puis, peu à peu, il disparut. Or nous n'attendions pas M. de Lvoff, et Mme Bosc le voyait pour la première fois. Avant, ils étaient complètement étrangers l'un à l'autre. Je ne savais pas qu'il s'appelat Serge.

J'étais charmé, pour mon compte, de la leçon de choses que nous venions de recevoir. Nous ne connaissons pas tout !! P. G. LEYMARIE.

TROISIÈME ENTRETIEN

AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE.

Voir le nº de février 1900. (*Suite*).

D. — Qu'est-ce que les fluides ?

R. — Ce sont des lueurs plus ou moins pures, portant en elles l'image ineffaçable de la pensée ou de l'émotion qui les a produites.

D. — Qu'est-ce qui forme ces fluides ?

R. — Ce sont les pensées, les désirs, les aspirations des Incarnés du plan terrestre et des désincarnés du plan Astral.

D. — A quoi servent-ils ?

R. — Ils servent à composer l'atmosphère fluidique de l'Espace où vivent les désincarnés.

D. — A quoi sert cette atmosphère ?

R. — De même que par le jeu de la respiration vous attirez en vous les éléments atmosphériques qui entourent vos corps ; de même, par le travail de la pensée, vous vous assimilez la substance mentale de l'atmosphère fluidique dans laquelle se baignent vos esprits.

D. — A quoi servent ces fluides que nous nous assimilons ?

R. — De même que la vie du corps s'entretient par l'absorption et le rejet des éléments nécessaires, de même, c'est par l'échange constant des fluides que s'entretient et s'alimente la vie de l'âme.

D. — Cet échange de fluides se continue-t-il pendant le sommeil ?

R. — Pendant le sommeil le fluide de l'Espace, attiré par les courants que vous avez formés, continue d'influencer votre mental. Celui-ci, dégagé des préoccupations qui l'absorbent pendant l'état de veille, reçoit plus facilement l'empreinte des images confuses qu'il lui présente ; de là proviennent l'incohérence et la bizarrerie de vos rêves.

D. — Pouvons-nous devenir conscients de cet échange de fuides ou pensées ?

R. — Vous le pouvez lorsque vos esprits, cédant à l'intuition intérieure qui les sollicite, cherchent les moyens de répondre à nos appels.

D. — Ce commerce avec l'invisible n'offre-t-il aucun danger ?

R. — Il n'est dangereux que pour les Incarnés dominés par leurs passions. Leurs pensées mauvaises, attirant de l'Espace des pensées similaires, il ne peut résulter de leurs rapports conscients que trouble, confusion et tromperie.

D. — Que faut-il donc faire pour rendre ce commerce fructueux ?

R. — Il faut, nous le répétons, travailler constamment à éclairer votre entendement et à purifier vos cœurs.

D. — Quel résultat obtiendrons-nous ?

R. — Des clartés plus grandes dont profiteront les Incarnés de la terre et les Désincarnés de l'Espace.

D. — A quoi ces clartés serviront-elles aux Incarnés de la terre ?

R. — Elle serviront à les guider sur la route qui les conduit à la vérité.

D. — A quoi serviront-elles aux Désincarnés de l'Espace ?

R. — Elles les inciteront à détourner leur attention de la terre qui les attire pour la reporter sur les plans supérieurs d'où vient la lumière.

D. — Pouvons-nous avoir sur la terre la vision des événements du passé ?

R. — Vous le pouvez lorsque les fluides que vous émettez sont assez purs pour refléter les images empreintes dans le fluide astral supérieur.

D. — Le fluide astral supérieur peut-il également nous donner la vision des événements de l'avenir ?

R. — Il le peut parce qu'à son tour il reflète les images empreintes dans le fluide ommiscient venant de l'Infini.

D. — Quel rôle joue le fluide parfait venant de l'Infini au milieu des fluides imparfaits de l'Espace ?

R. — Celui d'un régulateur suprême donnant à tous les hommes l'impul-

sion voulue pour les faire contribuer à la perfection des Etres et à l'harmonie des choses.

Nous vous remercions, amis. de l'empressement que vous mettez à répondre à nos appels. Nos forces réunies vous aideront à mieux comprendre la vérité, à mieux agir selon la justice. Elles nous aideront également à chercher toujours plus haut l'inspiration féconde. Nouveaux Moïses, en descendant des sommets lumineux, nous apporterons à nos frères les rayons de feu puisés à la source même du foyer de l'Infini.

QUATRIÈME ENTRETIEN

D. — Que deviennent les Incarnés après leur mort ?

R. — Chaque être, après sa mort, est emporté par les courants qu'il a réalisés, pendant sa vie terrestre, sur le plan de l'Espace ou circulent les fluides correspondant aux siens. Là son esprit se concentre dans les souvenirs de sa vie passée, s'attristant ou se réjouissant des regrets ou des espérances qu'ils font naître.

D. — Combien de temps reste-t-il ainsi ?

R. — Aussi longtemps que dure la force produite par ces souvenirs, force dont s'alimente son esprit.

D. — Qu'arrive-t-il ensuite ?

R. — Cette force s'étant épuisée, le fluide éthéré, devenu libre de son action, désagrège les parcelles de cette âme, dirigeant les plus pures vers leur *groupement supérieur* et gardant les autres en réserve pour une future incarnation.

D. — Qu'est-ce que le *groupement supérieur* ?

R. — C'est la réunion des parcelles d'une même *Dualité* qui, s'étant divisée pour animer et transformer la matière, se reconstitue afin de comme retourner *Unité* vers le foyer divin qui l'attire.

D. — Où se trouvent ces groupements supérieurs ?

R. — Sur les plans élevés de l'Espace d'où ils surveillent et dirigent les groupements secondaires de parcelles qui doivent leur revenir.

D. — Pourquoi les surveillent-ils ?

R. — Pour guider leur marche et les aider dans leur tâche.

D. — Est-ce directement qu'ils exercent sur eux leur action ?

R. — Non, car les fluides lourds de ces petits groupements ne sauraient s'unir à leurs fluides épurés.

D. — Qui donc l'exerce pour eux ?

R. — Ce sont les groupements secondaires des plans inférieurs qui reçoivent leurs lumières et les transmettent.

D. — Pourrons-nous un jour communiquer directement avec notre groupement supérieur ?

R. — Vous le pourrez lorsque, par la pureté de votre vie et l'élévation habituelle de vos pensées, vous émettrez des fluides assez purs pour former avec les siens un courant fluidique permanent.

D. — Qu'en résultera-t-il pour nous?

R. — Que vous aurez sur la terre un avant-goût des joies et des surprises de l'Infini.

D. — Nous ne sommes donc pas isolés et livrés à nous-mêmes sur le plan terrestre?

R. — Bien au contraire! D'innombrables liens vous rattachent aux différents plans de l'Espace où circule la vie qui vous anime, ou gravitent des frères qui vous aiment.

D. — Quelles sont les lois qui dirigent les mouvements et réglent l'évolution des divers éléments de l'Espace!

R. — Il n'y a qu'une seule loi agissant sous deux formes différentes qui peuvent se définir ainsi : *attraction* pour les corps; *solidarité* pour les âmes.

Un jour, amis, les parcelles de vos âmes viendront rejoindre les nôtres et compléter nos groupements. Nous pourrons alors quitter les régions ténébreuses de l'Espace pour nous élancer, heureux et transformés, dans les plaines lumineuses qui avoisinent l'Infini. Là, tout en continuant à guider nos frères incarnés, nous nous emploierons à de nouvelles tâches que nous accomplirons au sein de la gloire, de la paix et du bonheur!

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES.

Nous commençons aujourd'hui, une nouvelle étude de notre éminent collaborateur Ernest Bosc à laquelle il travaillait depuis de nombreuses années et qui fut pour ainsi dire préludée par l'*Histoire Nationale des Gaulois*, écrite en collaboration avec son vieil ami, L. Bonnemère.

Nous le pensons, nos lecteurs liront avec un très grand intérêt et profit l'œuvre nouvelle du fécond écrivain.

P. G. LEYMARIE.

AVANT-PROPOS

Mes ouvrages ne sont pas faits pour une seule lecture ; il faut les relire et les méditer.

BALLANCHE.

Si l'origine de la plupart des peuples est entourée de mystères nous pouvons bien dire qu'aucun peuple n'a une origine plus obscure que celui des Celtes, qui furent les premiers habitants de l'Europe Occidentale. L'absence de documents originaux, l'insuffisance d'auteurs anciens, de même que la

main des hommes ont détruit les débris des traditions et des antiques coutumes des nations celtiques. Aussi quand l'idée de tenter un Essai *de Restauration de l'Occultisme celtique*, nous traversa l'esprit, notre première impression fut que la chose paraissait bien difficile, sinon impossible, d'autant que nous savions qu'il fallait diriger nos recherches du côté de l'Irlande principalement, or nous savions aussi fort bien que les moines irlandais armés de torches incendiaires avaient brûlé plus de Dix mille *Manuscrits en caractères runiques*, écrits sur des écorces de bouleaux, lesquels manuscrits renfermaient la tradition de la *Race Celtique*, peut-être autochthone de notre continent.

C'était donc là une riche mine perdue pour nos travaux !

Mais nous étions depuis longtemps familiarisé avec le vandalisme pieux ! En effet, quand il nous avait fallu reconstituer l'Occultisme Egyptien nous avions dû compter avec l'incendie de la riche Bibliothèque d'Alexandrie ; quand plus tard nous avons voulu étudier l'Occultisme Hindou nous avons eu à déplorer le même vandalisme (1) qui avait détruit quantité de manuscrits anciens Sanskrit en Tamoul, Canari, Devanegari etc.

Nous étions donc assez aguerri pour traiter des sujets très difficultueux en nous passant de quantité de documents précieux qui auraient singulièrement facilité notre tâche. C'est cet entraînement à étudier les questions les plus ardues, les matières les plus difficiles avec de faibles secours qui nous a donné le courage et l'énergie et, disons-le, la hardiesse de traiter la thèse difficile et délicate entre toutes qui faisait l'objet de nos ardents désirs.

Quel plus beau sujet pour nous en effet, que de parfaire la trilogie de nos rêves, c'est-à-dire d'exposer à des lecteurs amis l'Occultisme chez trois grands peuples.

L'Occultisme Egyptien ;
L'Occultisme Hindou ;
L'Occultisme Celtique.

Cette trilogie est aujourd'hui un fait accompli, par la mise au jour de la présente étude.

Mais que de difficultés à vaincre pour terminer cette œuvre ! Surtout que les documents écrits anciens nous faisaient presque entièrement défaut.

Mais si nous ne pouvions puiser du côté des manuscrits uniques irlandais, il nous restait les us et coutumes anciens de l'Irlande, sond Folklore ou tradition populaire ; nous avions ensuite l'Ecosse que sa position isolée et septentrionale de notre continent avait mis à l'abri des invasions étrangères et des bouleversements ; enfin, l'Orient avec ses mines inépuisables ; car si la Race Celtique n'était pas originaire de cette contrée, elle y avait certaine-

(1) Voir Addha-Nari, avant-propos, un volume in-18, Paris, Chamuel éditeur, 2e édition, 1894.

ment vécu en partie du moins. — Nous avons donc dirigé nos recherches non seulement du côté de l'Irlande et de l'Ecosse, mais aussi du côté de l'Orient et finalement après de longues années de recherches, notre moisson a été assez riche pour nous permettre d'entreprendre et de présenter aujourd'hui une nouvelle étude depuis longtemps promise : BÉLISAMA ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*.

Qu'est-ce que *Bélisama* ou *Bélisana* ?

C'est une divinité celtique la vierge mère qu'on retrouve dans toutes les religions. C'est une sorte de Minerve, que les Gaulois ou Celtes (c'est tout un nous le prouverons ultérieurement) vénéraient comme l'*Inventrice des arts*.

D'après les Archéologues et les Mythographes compétents, cette Divinité serait d'origine Syria-Phénicienne (ce qui démontre sa haute antiquité), et l'Analogue du Dieu Phénicien *Beelsemen* ou *Baalsamin*, comme nous allons voir.

Si nous étudions l'étymologie du terme BÉLISAMA, nous voyons tout d'abord que le *Corpus* des inscriptions latines (1) mentionnent dans plusieurs monuments épigraphiques, la *Minerva Belisama*.

Or, ce terme est absolument celtique, cela ne peut faire l'objet d'un doute, car si nous procédons par analogie, nous trouvons parmi de très anciens noms de lieux recueillis par le navigateur Pythéas (2) celui d'*Uxisama* (île d'Ouessant) (3) qui est également Celtique et rappelle tout à fait celui de Bélisama, peut-être d'origine Phénicienne, comme nous venons de le dire.

Si cette hypothèse était admise (et elle est très admissible). Bélisama serait une forme féminine de *Baal-Samin* signifiant en Phénicien *Roi des cieux*. Baal-Samin ou *Samain* est le Βέελσαμῆν de Sanchoniaton, et, d'après cet auteur ne serait autre que le soleil, l'Ammon-Ra des Egyptiens, l'Agni des Persans, etc., c'est ce même Dieu que Plautus dénomme *Baalsamen*, Bélisama signifierait donc *Reine des Cieux*.

Poursuivant nos recherches analogiques, nous admettrions volontiers avec quelques archéologues que la désinence *Sama* est un superlatif; ainsi l'île d'Ouessant (*Uxama*), c'est-à-dire île haute (la plus élevée vers le Nord), aurait comme superlatif *Uxisama*, c'est-à-dire la plus haute, très haute (sous-entendu vers le Nord). D'où Bélisama, Reine des Cieux, désignerait la plus haute Beel, la plus haute Déesse, c'est-à-dire la Reine des Cieux.

(1) TOME XII, p. 162; *Orelli*, n° 1431, 1969.

(2) Pytheas, navigateur Grec était originaire de Marseille ; ses écrits ne nous sont connus que par l'intermédiaire d'autres auteurs Strabon entre autres. Ce dernier, nous dit d'après le témoignage de Polybe que Pythéas était fort pauvre.

(3) STRABON, I, IV, 5.

Tout ce qui précède nous est confirmé par une très antique inscription de Vaison, qu'on peut voir au musée d'Avignon, inscription Grecque qui mentionne un temple élevé en l'honneur de BHAHCAMIC par un riche Gaulois, un collier d'or. Il est facile d'admettre l'identification de *Belecamic* et de *Bélisama*, *Baalat Samin* la *Reine des cieux* qui était la grande déesse asiatique.

Cette identification a été du reste déjà admise par Selden (1). L'éminent publiciste anglais mentionne même, une médaille sur laquelle il aurait lu :

MINERVA BELISAMA

Ce monument de numismatique doit être fort rare, car malgré nos recherches, nous n'avons jamais pu en trouver un exemplaire dans aucune collection.

Nous pourrions alléguer encore, en faveur de notre thèse, un monument très curieux qui existe à Nimes : une nymphée dénommée : Temple de Diane (2). Ce monument aurait été construit sur un ancien temple dédié à la Déesse Bélisama ; or beaucoup d'archéologues (et nous sommes de ce nombre), admettent que la ville de Nimes, l'antique *Colonia Nemausensis* est d'origine Phénicienne.

Ce qui précède démontre donc bien que le terme de *Bélisama* n'est nullement fantaisiste tout au plus mythique et que dans une très haute antiquité, chez les Phéniciens, comme chez les Celtes, il a existé une divinité de ce nom analogue à Isis, la Grande Déesse Egyptienne et à Addha-Mari, la Grande Déesse Hindoue.

Donc est parfaitement justifié le titre de ce nouvel ouvrage.

Belisama ou l'*Occultisme celtique* dans les Gaules, ouvrage qui complète la Trilogie occultique depuis longtemps promise.

Nous espérons que ce nouveau volume donnera une vigoureuse impulsion au Celtisme tant en faveur dans ces dernières années, faveur telle, que bien des savants y ont vu les signes précurseurs d'une *Renaissance celtique*.

Il y a seize ans, en publiant notre *Histoire nationale des Gaulois*, nous avons déjà coopéré à la Renaissance de l'âme celtique qui est l'âme même de la France, comme le dit si bien dans ses *Légendes de France* Ed. Schuré

(1) Archéologue anglais, né en 1584 à Salvington, Comté de Sussex, qui y est mort en 1654. Il a publié des œuvres diverses fort estimées aujourd'hui réunies en trois volumes, in-f° Londres, 1726.

(2) Ceux de nos lecteurs qui désireraient voir une monographie avec de nombreux dessins de ce célèbre monument par nous restauré n'auraient qu'à consulter au mot : Nymphée, le Dictionnaire raisonné d'architecture *et des sciences et arts qui s'y rapportent*. 4 vol. gr. in-8°, Jésus avec 4.000 bois dans le texte et 40 pl. en noir ou en couleurs, Paris ; Firmin-Didot, 2e édition, 1882.

« L'âme celtique, écrit-il, c'est l'âme intérieure et profonde de la France. C'est d'elle que viennent les impulsions les plus élémentaires comme les plus hautes aspirations du peuple français. »

Notre œuvre sur les Celtes ou Gaulois (1) a reçu un excellent accueil auprès du public lettré et elle a coopéré certainement au mouvement Celtique. Cette nouvelle étude, plus approfondie, nous a fait découvrir des faits absolument nouveaux et nous a suggéré des observations originales qui pourront certainement conduire à la vérité, ceux qui après nous, seraient tentés de traiter ce vaste sujet qui a fait pendant plus de vingt ans l'objet de nos études de prédilection.

Il est nécessaire en ce moment, plus que jamais, de réveiller l'âme de la patrie et de la diriger vers les hautes aspirations dont parle M. Ed. Schuré non seulement pour sortir du milieu où nous vivons actuellement dans notre pauvre France, mais aussi pour rappeler aux peuples du monde entier, qu'il n'y a rien de supérieur à l'Amour et à la Justice ; or les Celtes étaient bons et souverainement justes, aussi mettaient-ils toujours leur bras à la disposition du faible.

Nous avons longtemps conservé intact ce privilège de notre race Celtique, malheureusement, depuis l'année terrible, nous semblons l'avoir quelque peu oublié. Espérons que ce ne sera pas pour longtemps encore, et que la France nouvelle, la France Celtique, forte et régénérée va pouvoir bientôt reprendre son rôle protecteur des peuples opprimés !

E. Bosc.

LA FAMILLE HERNADEC

CHAPITRE IV

Semailles

Le lendemain, Jacques et Robert reprirent leurs excursions.

L'architecte revint à ses églises, le touriste à ses rêveuses pérégrinations; sous les voûtes sombres des cathédrales, comme dans l'enceinte des cromlechs, il lui semblait voir des apparitions.

Ce qu'il voyait surtout ou croyais voir en imagination, c'était un fantôme qui allait et venait devant lui... gracieux fantôme aux longs cheveux dénoués, aux grands yeux noirs, à la blanche robe flottante, officiant auprès des vieux autels et ressemblant singulièrement...

Etrange créature! se disait-il tout bas, que cette prêtresse antique, mais

(1) Cette œuvre a pour titre : Histoire nationale des Gaulois *sous Vercingétorix*, par Ernest Bosc et L. Bonnemère, 1 vol. in-8° de 466 pages, illustrées de 169 gravures intercalées dans le texte, Paris, Firmin-Didot et Compagnie imprimeur de l'Institut.

adoucie, assouplie, modernisée. Ce nom de Velléda, si poétique en lui-même, mais si bizarre alors qu'il s'appliquait à une jeune fille vivant en pleine civilisation et à la fin du XIXe siècle, l'hypnotisait malgré lui. Il ne savait s'il devait, en songeant à elle, s'abandonner à une sorte de sentimentalité archéologique, ou bien plutôt rêver à l'image séduisante de la femme réelle qui commençait à le hanter, sans qu'il voulût se l'avouer à lui-même.

Il aimait à se rappeler avec quel charme indéterminé, mais si profond, il l'écoutait, au milieu des conversations aimables et spirituelles du salon de Plogoff, alors que de sa voix aux vibrations troublantes, elle racontait certaines vieilles légendes bretonnes ou faisait le tableau de la vie terrible que mènent les pauvres pêcheurs, insistant surtout sur les angoisses des femmes et des mères, alors que le chef de famille entouré des grands fils, des gendres, des fiancés, vont affronter la mer sauvage.

Et c'est ainsi que l'image de la belle Velléda l'obsédait dans ses rêveries solitaires.

Solitaires, oui, car Robert était une nature concentrée, essentiellement personnelle et d'une discrétion presque exagérée. Même dans ses conversations les plus intimes avec son ami Jacques, il dissimulait ses sentiments secrets, sentiments confus encore, mais qui, faut-il le dire? allaient s'appeler avant peu d'un nom spécial et bien connu : « peines de cœur ».

Dans ce cœur, il n'y avait encore ombre d'amour proprement dit. Il n'y avait que des troubles et des frémissements presque douloureux. Velléda ne lui apparaissait guère que comme une « sœur inconnue » dont il cherchait à étudier l'âme impénétrable... Il le croyait du moins. Il éprouvait, malgré toute son admiration pour elle, une sorte de méfiance, tout au moins d'inquiétude, en songeant que cette femme si étonnemment séduisante, échappait à ses appréciations, était comme enveloppée de mystère et ressemblait à ces fées des côtes de Cornouailles auxquelles Velléda elle-même avait fait allusion, en lui contant une de ces légendes innombrables que les femmes bretonnes se transmettent de génération en génération. Comme ces fées insaisissables qui tantôt marchent sur la terre et tantôt disparaissent dans les brumes marines, ne semblait-elle pas, elle-même, flotter entre la vie réelle et la vie légendaire à laquelle la rattachait sa ressemblance avec l'une de ces prêtresses d'autrefois dont elle paraissait être la fantasmagorique réincarnation.

Et cependant, la jeune châtelaine de Plogoff n'était en rien semblable à ces orchidées mystérieuses qui, dans l'ombre suspecte des forêts exhalent des parfums plus ou moins délétères. Velléda, la vierge pure, n'était-elle pas bien plutôt l'image de ces lis qui, en plein soleil, étalent leurs grands pétales dont la blancheur est immaculée? Il n'en est pas moins vrai que cette atmosphère de rêve où semblait vivre cette fille étrange déconcertait le brave Robert, l'homme positif et pratique que n'avait certes jamais

frôlé l'aile des Invisibles, au milieu des réalités de sa vie de Parisien terre à terre et ne soupçonnant même pas que rien puisse exister en dehors de ses boulevards, de son club et des salons de son faubourg.

Tout cela avait fini par l'exaspérer à un tel point que, dans ses heures d'humeur noire, il lui prenait parfois fantaisie de quitter cette Bretagne affolante et d'aller se replonger dans cette vie insignifiante dont à vrai dire, il avait gardé les nausées, mais qui tout au moins avait l'avantage de ne lui poser aucun problème... Mais c'est alors aussi que réapparaissait l'image de l'enchanteresse dont l'œil noir de sirène rayonnait irrésistiblement. C'est dans cette dernière disposition d'esprit, où lui revenaient en outre en mémoire les raisonnements difficilement contestables de l'ami Jacques, qu'il lui dit, un matin, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent et goguenard : — Eh bien, et nos spirites, que deviennent-ils? Ne serait-il pas convenable d'aller leur pousser une petite visite?

— Plus qu'une petite visite, une longue, car voilà un billet de Mme Hernadec qui fort gracieusement, nous invite à dîner ce soir, — avec circonstance aggravante pour toi, sans doute, ajouta Jacques, en cherchant à déguiser une légère pointe d'ironie sous ses grosses moustaches blondes — avec ce post-scriptum aimable : « Venez de bonne heure ».

Robert ne répondit pas, tâchant de faire bonne contenance.

Faut-il le dire toutefois et se l'avoua-t-il à lui-même? La journée lui parut interminable. Il allait et venait de l'hôtel à la plage, allumant force cigares qu'il oubliait d'achever. Il se mit à table pour déjeuner, mais ne mangea que fort peu, prétextant une migraine. Il demeura tout d'abord silencieux, lorsqu'au dessert il s'anima soudain, sans cause apparente et se mit à bavarder à l'aventure, adressant à son ami des questions dont il n'attendait pas la réponse... bref, manifestement impatient, distrait et énervé.

Jacques lui jetait de singuliers regards, en buvant son café.

Le temps passa toutefois. Le temps passe toujours. Dans l'après-midi, vers quatre heures, ils s'acheminèrent à pas lents vers le château où les attendait, cela va sans dire, l'accueil le plus chaleureux dans sa simple et cordiale bonhomie.

On causa de choses diverses, puis on leur fit visiter le manoir depuis les vastes et curieux souterrains qui communiquent avec la mer, jusqu'à la terrasse supérieure d'où la vue merveilleuse s'étalait et reculait jusqu'aux confins de l'horizon. On leur fit escalader ensuite, sur un escalier quelque peu scabreux, une vieille tour démantelée qu'on avait dû isoler du château et qui formait, sous son manteau de lierre, la ruine la plus charmante, la plus poétique que l'on puisse imaginer.

On... est-il besoin de le dire? C'était Velléda qui s'était spontanément adjugé l'aménagement du manoir à l'intérieur, aussi bien qu'en ses diverses dépendances.

Après la visite des bâtiments, elle leur montra le jardin, son jardin qu'elle cultivait elle-même. Là, s'épanouissaient des massifs de rosiers d'une beauté exceptionnelle et surtout des espaliers de glycines qui arrachèrent aux visiteurs des cris d'admiration. C'était une folle escalade de grappes violettes qui, parvenues au faîte des murs et des charpentes, retombaient en cascades d'une richesse inimaginable.

Mais là où elles faisaient véritablement merveille, ces glycines, c'était au fond du jardin, dans un hémicycle de vieux chênes, au milieu desquels surgissait un superbe menhir que leurs longs rameaux fleuris enguirlandaient avec une grâce incomparable.

Incomparable n'est pas trop dire. Il eût été difficile d'exprimer le contraste saisissant que faisait cette pierre gigantesque tapissée de lichens blancs et jaunes — or pâle et vieil argent — avec les glycines au-dessus desquelles se dressait sa tête fière, émergeant, non sans dédain, peut-être, du milieu de ces pampres enlaçants qui semblaient sourire sous son austérité, dans l'opulente splendeur de leurs panaches de velours lilas.

— N'est-ce pas, M. de Valdrome, qu'il est superbe mon vieux menhir!

— Admirable! Mademoiselle et je ne saurais assez louer « l'habile jardinier » fit-il en regardant Velléda, d'avoir eu l'idée originale d'unir ces fleurs charmantes à ce monolithe sévère qui, sans doute, proteste contre cette alliance inattendue.

— Non, il ne proteste pas, mon menhir. Il a l'intelligence de comprendre toute l'éloquence de cette lutte symbolique entre le passé qu'il représente et le présent qu'expriment et traduisent ces guirlandes fleuries. C'est ainsi que tout se transforme, s'améliore, s'idéalise, avec l'incessant progrès des siècles et les nouvelles aspirations des hommes... et même des choses. Aujourd'hui est à coup sûr supérieur à hier et demain sera plus beau qu'aujourd'hui.

— Bel optimisme! fit Robert, dont je ne saurais trop vous féliciter.

— Oui, je suis optimiste, répondit Velléda. Je salue à l'avance tout ce que nous prépare l'avenir et cet éternel *renouveau* des choses bien autrement important que celui que nous ramènent les saisons de chaque année. Tous les printemps se ressemblent; mais combien plus magnifiques seront le printemps et la future aurore qui vont fleurir et resplendir sur le nouveau siècle qui s'approche!

— Mais où donc, Mademoiselle, avez-vous puisé cette espérance et cette foi triomphante?

— Dans la marche en avant qui, de toutes parts, s'annonce et déjà se manifeste; dans l'éternel et inéluctable progrès. Toutefois, si j'ai le culte de l'avenir, c'est sans préjudice pour les bons souvenirs que je garde du passé, passé initiateur, préparateur et qui nous a faits ce que nous sommes. Et

c'est pour cela, ajouta-t-elle, que mon admiration pour mes belles glycines n'atténue en rien tout mon respect pour ma vieille pierre qui, quoi que vous en disiez, me comprend et me sourit sous son immuable revêtement de lichen.

— Vous parlez comme une sibylle, Mademoiselle et c'est tout au plus si je vous comprends. Il est vrai que je ne suis qu'un profane.

Un rire mélodieux et approbatif souligna cette déclaration de Robert.

— Vous parlez, poursuivit celui-ci, des *souvenirs* que vous avez gardés du passé... Quel est donc ce langage? Moi je ne me souviens de rien...

— Profane! s'écria Velléda avec un nouveau rire.

— Soit! et je ne saurais protester; mais n'éprouvez-vous aucune pitié pour ce profane qui ne comprend pas et pour cause ? Vous êtes une sibylle, c'est entendu, mais une sibylle moderne, adoucie par la civilisation. Vous ne pouvez ni ne devez, ce me semble, conserver l'intransigeance des anciens oracles qui ne s'expliquaient que par monosyllabes, et j'aime à croire que vous récusez avec énergie les procédés quelque peu... sommaires du sphinx d'OEdipe qui dévorait, sans phrases, ceux qui avaient le malheur de ne pas deviner ses énigmes.

— Oui, à coup sûr, je récuse ces procédés; mais sans dévorer les gens, l'on peut se tenir en garde et éluder les curiosités des sceptiques... plus ou moins malveillants peut-être.

— Sceptique! Malveillant! Ces gros mots sont-ils pour moi? se récria Robert.

— Je ne sais si vous les méritez, bien qu'à vrai dire, votre protestation indignée fasse naître en moi quelques soupçons.

— Mais, je les repousse vos soupçons et veux m'en blanchir à tout prix. Expliquez-vous de grâce! Quittez votre étole, ô Sibylle! Déposez votre baguette magique et soyez condescendante à l'égard de l'humble profane qui veut savoir et ne demande qu'à comprendre.

— Imprudent! qui réclamez la lumière. Ne savez-vous donc pas qu'elle peut vous aveugler... ou vous scandaliser, ce qui serait bien pis ! Il est des choses que... dans votre état d'esprit, vous ne sauriez entendre. Ce mystère dont je m'enveloppe et que vous me reprochez, c'est vous qui le rendez nécessaire et qui me l'imposez. Avant de jeter au sillon la graine de vie que renferme sa main, le semeur a préparé la terre qui doit la recevoir. Si j'avais pour auditeur, poursuivit Velléda avec un fugitif sourire d'ironie, un autre homme que le « Parisien » qui m'écoute... peut-être pourrais-je vous raconter quelques souvenirs lointains, passablement étranges — d'autres diraient extravagants — qui me rattachent à ce passé dont la voix pour vous est muette.

— Faites bon marché de mon scepticisme, Mademoiselle, et parlez-moi

comme à quelqu'un..., que vous jugeriez digne de vous entendre.

— Oh ! Oh ! fit Velléda avec un petit rire, c'est chose difficile et peut-être dangereuse. Si le scepticisme n'était que négatif, passe encore ; mais il est quelquefois intolérant, ce qui est beaucoup plus grave. Que penseriez-vous de moi, bon Dieu ! si je n'usais de prudentes circonlocutions ? Je m'en doute bien un peu du reste et, à l'avance, je ris de la mine effarée que vous auriez, tout en cherchant à atténuer par politesse, cela va sans dire, l'effet désastreux que produiraient... nommons résolument les choses par leur nom, que produiraient sur vous, mes « divagations ».

— Oh, Mademoiselle !.. s'écria Robert avec un geste d'énergique protestation.

— Ne protestez pas, je maintiens le mot, fit-elle toujours souriante. Serait-il convenable — avant toute sommation préalable — de faire éclater une bombe sous les pieds d'un honnête homme qui, sans penser à mal, passerait devant vous ? Eh bien, il est des cas où sans initiation préparatoire...

— Va pour l'initiation alors ; mais j'aimerais mieux la bombe, déclara Robert piqué dans son amour-propre.

— Audacieux ! Que penseriez-vous d'un baigneur qui, dans le cas où vous ne sauriez pas nager, vous lancerait à la mer, là dans notre baie mauvaise ?

— Je ferais comme les enfants courageux, mais mal élevés qui se rient de croquemitaine... et font la nique à ceux qui les en menace.

— Ah vous me défiez ! répondit Velléda, avec un geste gracieux et mutin.., Eh bien tant pis pour vous, j'attaque.

— J'ai l'épée haute et saurai me défendre.

— Malheur à qui sème le vent !

— Je me ris de la tempête.

— Le sort en est jeté !... Sachez donc que j'ai voulu dire, en parlant de *mon* menhir, qu'à lui se rattachent les souvenirs les plus lointains, les plus émouvants, les plus tragiques... de l'une de mes vies... passées !

— Passées !... fit Robert qui ne put déguiser sa stupéfaction.

— J'ai dit passées. Ce nom de Velléda, qui est deux fois le mien, ne vous a-t-il pas paru étrange ?

— Pas absolument. Je me suis dit que vous habitez la Bretagne, que vous y êtes née sans doute et que vos parents, poussés par un pressentiment qui s'explique, ont pensé que vous ressembleriez, un jour, à l'une de ces belles prêtresses druidiques dont le souvenir a toujours hanté la Bretagne, à la plus belle, à la plus poétique d'entre elles — ce en quoi ils ne se sont pas trompés, du reste — et que, pour ces raisons, ce nom de Velléda vous conviendrait parfaitement.

— Il me convient pour d'autres raisons plus sérieuses encore, répondit la

jeune fille, avec un sourire énigmatique et haussant subitement la voix et sur un ton d'autorité singulière qui fit tressaillir Robert, il me convient, dit-elle, parce que cette antique Velléda, prêtresse germaine qui vivait au temps de Vespasien, qui est venue en Bretagne sur l'ordre du collège des Druides pour y présider les prêtresses de l'île de Sena et qui, devant ce menhir que vous voyez là, a offert des sacrifices, a fait des évocations de morts, a prophétisé suivant les rites — que cette Velléda, vous dis-je, n'est ni plus ni moins que *moi-même* en qui elle s'est réincarnée!... Et voilà pourquoi j'avais raison, tout à l'heure, de déclarer que ce nom est deux fois le mien.

Un silence se fit.

Ils étaient assis sur un banc rustique en face du menhir et les guirlandes de glycine s'arrondissaient en dôme magnifique au-dessus de leurs têtes... tandis que la mer grondante, roulait, épandait son tonnerre sur la vaste étendue de la Baie des Trépassés.

Robert, sans répondre, regarda longuement Velléda.

Il se demandait sans doute s'il avait bien entendu et suffisamment compris, s'il ne rêvait pas, si la jeune fille ne se moquait pas de lui, car elle était bien trop intelligente et sa lucidité d'esprit paraissait trop incontestable pour qu'il pût supposer... Que savait-il et que se demandait-il encore?

— Vous vous taisez... Vous me croyez folle, je le vois, tout au moins hallucinée... Mot plus poli que l'autre. Eh bien! je ne suis pas plus hallucinée que je ne suis folle. Une seulé chose est certaine, c'est que je dis la vérité.

Robert troublé demeurait silencieux.

Lorsque Velléda, de sa voix vibrante et chaude :

— Monsieur de Valdrome, dit-elle, voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions?

Robert fit un geste poli d'acquiescement.

— Avez-vous quelquefois réfléchi, dans les moments de lassitude, peut-être même de dégoût qu'inspirent aux plus heureux les déboires de la vie, aux déceptions de l'esprit qui proteste, aux amertumes du cœur qui souffre et se révolte? Ne vous a-t-il pas semblé qu'elle est angoissante, intolérable, l'éternelle inconnue que pose devant nous l'obscur problème des destinées humaines? Vous est-il possible d'admettre que tout doive se borner à ces quelques années courtes et misérables que nous passons sur cette terre; car s'il existe pour quelques rares privilégiés tels bonheurs relatifs dont ceux-là même ne se contentent pas, combien y a-t-il de millions de créatures pour lesquelles la vie n'est qu'un long et douloureux martyre!

— Oui, j'y ai réfléchi quelquefois, répondit Robert à demi voix, mais

comme je n'y ai rien compris et que j'en ai été écœuré, je me suis abstenu de poursuivre un problème dont la solution me paraissait impossible,.. et inutile en somme.

— Pas plus impossible qu'inutile; mais je poursuis et j'insiste, fit Velléda avec une fermeté douce. Pensez-vous qu'il se puisse que rien, *avant*, ne nous explique la lancinante énigme et que rien, *après*, ne vienne nous dédommager de nos innombrables déceptions ? La vie n'est-elle pas, du berceau à la tombe, une interminable série de réalités non moins cruelles que les incertitudes qui nous en dérobent à tout jamais les conséquences ultérieures ?

Sortir des brumes d'un horizon que rien ne semble avoir précédé et marcher en trébuchant vers la brume d'un autre horizon que rien ne semble devoir suivre — ce qui est la vie en somme — n'est-ce pas une ironique, une dérisoire mystification ?

Rien ne manque au clavier des douleurs que nous prodigue je ne sais quel Etre inconnu qui préside à nos destinées lamentables et qui, s'il ne se réjouit pas de nos désespoirs et de nos larmes, n'y répond tout au moins que par une hautaine indifférence.

Les tortures de la faim, de l'éternelle faim pour les misérables, les soucis et le blasement pour les repus ; pour la chair les blessures physiques qui saignent, pour l'âme les blessures morales non moins cruelles et que viennent sans cesse raviver les haines, les perfidies et les injustices inexpiables... pour tous, enfin, l'ennui, le dégoût de la vie, la terreur de la mort et le terrifiant inconnu de l'au-delà. — Voilà le bilan de notre règlement de compte.

— Oh ! l'au-delà, fit Robert avec un geste quelque peu dédaigneux, laissons-le dans le domaine des hypothèses. N'avons-nous pas assez des déceptions du présent, sans nous préoccuper des désespérances de l'avenir dont les mirages fantaisistes sont encore plus menteurs, sans doute, que les mensonges de la vie.

— Ah non ! s'écria Velléda, je m'insurge moi, contre ces abdications de parti pris. C'est justement parce que la vie nous abuse et nous trompe, que je réclame une compensation quelconque à celui qui — et dans quel but ? — nous a jetés sur cette terre de malédiction. Sous l'apparente et passive acceptation de nos misères, se cache, tout au fond de nos consciences troubles et révoltées, une invincible protestation à laquelle il est aussi superflu d'imposer le silence que de prêcher la résignation.

Quoi, la vaine recherche d'un bonheur matériel dont se contenteraient, s'il faut les en croire, certaines natures inférieures et, d'autre part, la poursuite désespérée autant que passionnée d'un idéal que réclament les cœurs affamés de justice, de vérité, de beauté morale... tout cela devrait nous suffire ?

— Eh bien! non, je l'avoue, répondit Robert qui commençait à perdre pied, entraîné qu'il était par l'irrésistible argumentation de Velléda.

— Et tout cela, reprit celle-ci, toutes ces faims, toutes soifs, tous ces désirs impérieux, toutes ces aspirations inassouvies, n'auraient pour dernier mot que le sépulcre aux portes scellées pour l'éternité, que la mort aveugle et sourde, que les hideuses ténèbres du néant que ne suivrait aucune aurore!

— Aurore... hypothétique.

— Aurore inéluctable dont la nécessité s'impose, affirma Velléda avec autorité et en lançant à son interlocuteur un de ces regards magnétiques qui parfois s'échappaient de la flamme de ses yeux noirs. Votre raison ne peut admettre, votre cœur ne peut accepter que tout ce que l'homme respecte, croit, aime et désire, n'ait d'autre terme qu'un amoncellement de débris et de ruines ; que la vérité ne soit qu'un leurre, que la justice ne soit qu'un mot, que l'innocence n'ait aucun recours contre le crime et la violence, que les lâches, les fourbes et les oppresseurs aient toujours raison contre les opprimés, que les larmes n'aient aucun droit, l'espérance aucune réalisation possible... et que la tombe, enfin, où tout doit s'engouffrer à jamais, emporte avec elle la dernière de nos illusions et sauvegarde, dans ses inviolables ténèbres, toutes les iniquités impunies!

— Non, je ne puis admettre tout cela, répondit Robert décidément ému et troublé.

— Pas plus que vous ne sauriez accepter, d'autre part, reprit l'ardente fille en qui s'était réveillée la prêtresse d'autrefois, que l'homme doive s'incliner sans rien comprendre, abdiquer sans révolte, devant je ne sais quelle prétendue divinité aveugle et impitoyable qui — s'il fallait en croire ses prétendus représentants sur la terre — n'aurait créé que pour faire souffrir et ne pourrait *pardonner* à l'humanité des fautes qu'elle devait nécessairement commettre, qu'en vertu de certains pouvoirs discrétionnaires dont se reconnaissent seuls possesseurs les despotes et les bourreaux.

— Oh ! non, à coup sûr ! affirma Robert avec énergie.

— Votre dignité d'homme libre et responsable ne peut donc se résigner à ce que, affamés comme nous le sommes de justice et de vérité, nous n'ayons pas le droit de revendiquer et cette justice et cette vérité dont s'est implicitement déclaré débiteur vis-à-vis de nous l'Etre inconnu qui, en nous créant, nous a donné de telles aspirations.

— Je ne puis non plus m'y résigner, répondit Robert qui retrouvait, non sans un certain trouble, dans les paroles de Velléda comme un écho retentissant de celles que Jacques lui avait dites précédemment.

— Eh bien! vous avez raison et raison mille fois, car cette inlolérable injustice ne saurait exister sans soulever d'indignation tout ce qu'il y a de

conscience dans l'humanité de cette terre... dans les humanités des autres mondes, car nous ne sommes pas seuls dans l'univers...

— Où donc m'entraînez-vous ? demanda Robert quelque peu effaré.

— Vers la lumière !... répondit Velléda de sa voix pénétrante. Ce n'est pas d'un seul acte que se compose le drame de la vie. Il lui faut un prologue, des actions qui se déroulent et s'enchaînent, un dénouement qui explique les invraisemblances, éclaircisse les mystères, satisfasse la justice et ce n'est que par une série d'existences sucessives, solidaires les unes des autres que peut se justifier le plan, l'économie qui préside aux destinées des humanités.

— Tout cela est fort séduisant, je l'avoue, objecta Robert qui cherchait à se ressaisir, et les grandes lignes de cette doctrine, puisque doctrine il y a, ont une ampleur que je devine et qui me paraît incontestable... Mais — excusez ce scepticisme que vous m'avez reproché dès le début — affirmer, ce n'est pas prouver. Comment savez-vous que les choses sont telles que vous les racontez? Qui donc vous a ouvert les pages de ce nouvel « évangile » où vous semblez lire sans hésitation ? Qui vous a révélé le mystère de ces destinées humaines qui, pour tous les moralistes, tous les philosophes et tous les fabricants de dogmes plus ou moins assermentés, sont demeurées et demeurent lettre close, hiéroglyphe indéchiffrable ?

— A toutes ces questions fort légitimes, je répondrai, on répondra, soyez-en sûr ; mais n'en ai-je pas dit assez jusqu'ici pour vous scandaliser sans doute ? Et puis cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Je n'ai fait que vous entr'ouvrir le vestibule du temple dont vous n'avez aperçu que quelques colonnes noyées dans l'ombre profonde. Nous y pénétrerons peu à peu, si le cœur vous en dit ; mais à plus tard la visite du sanctuaire dont nous vous soulèverons le voile. Il est des choses que mon frère vous expliquera avec plus d'autorité que je ne saurais le faire, il vous initiera à tous ces prétendus mystères qui, mis au point comme il convient, ne vous apparaîtront plus que comme de simples et lumineuses vérités.

Au surplus, il ne s'agit pas pour vous d'être amené sur l'heure à telle ou telle croyance qui vous serait plus ou moins imposée par tel artifice de langage, voire même par un faisceau de preuves accumulées et groupées avec art. Ce n'est pas ainsi que se forment les convictions. Elles sont lentes à venir et l'expérience personnelle peut seule leur donner ce cachet d'authenticité, ce caractère de choses vécues devant lesquels se dissipent les doutes et s'affirment les certitudes. Ne vous efforcez pas de croire, en supposant même que vous en ayez le désir. Contentez-vous d'écouter, d'examiner, de réfléchir. Je respecte trop l'indépendance de votre pensée et jusqu'à vos doutes eux-mêmes, pour chercher à hâter cette heure bénie où vous viendrez me dire : j'ai réfléchi, j'ai compris, j'ai jugé, je crois... disons plutôt *je*

vois. Ce n'est que plus tard que vous pourrez conclure et c'est vous seul qui serez appelé à le faire sans intervention étrangère.

Mais voici justement mon frère qui arrive et je vais avoir le plaisir de vous présenter l'un à l'autre.

Les deux jeunes gens se levèrent et se dirigèrent vers le fond du jardin, par la porte duquel venaient de pénétrer le vieil Allan, Jacques et le jeune Hervé qui rentrait au château après une absence de quelques jours.

Les deux groupes se rencontrèrent sur la grande pelouse du parterre, les présentations furent faites... et un spectateur attentif eût pu remarquer, en cet instant, de quel long et pénétrant regard fut littéralement enveloppé Robert par le nouvel arrivant. Dans son œil apparut tout d'abord comme un éclair de surprise, auquel succéda peu après l'expression d'une satisfaction manifeste. Inutile d'ajouter que ce petit jeu de physionomie fut si rapide que nul — sauf Velléda peut-être — n'en soupçonna ni la nature, ni surtout la signification.

Hervé Hernadec que connaît déjà le lecteur, était la réalisation vivante du beau type breton dans son entière pureté. Ses épaules étaient larges, son attitude modeste mais fière ; ses mouvements un peu lents étaient élégants et harmonieux. Sur son front large et blanc se relevait pour retomber en arrière, une touffe de cheveux blonds et soyeux. Sa physionomie était douce et gaie, mais d'une gaité pour ainsi dire sérieuse. Ses yeux d'un bleu foncé avaient une profondeur singulière, une profondeur de source où se réfléchit le ciel. Ils semblaient apercevoir par delà le monde des sens, des spectacles que nul autre regard que le sien n'eût même pu soupçonner.

C'était un médium de réceptivité délicate, un voyant de l'invisible, un témoin de l'au-delà. Sa puissance médianimique s'était spontanément manifestée. Dès l'âge de 15 ans, il avait éprouvé de ces tressaillements insolites qui secouent les vivants au contact des frôlements d'ailes qui battent dans les régions ultra-terriennes. Il avait des souvenirs inexplicables de choses autrefois vues, comme aussi des pressentiments de ce que nous cache l'avenir.

Un soir qu'il tenait un crayon à la main, il le sentit s'agiter et comme frémir, sans que sa volonté y fût pour rien. Une feuille de papier s'étalait devant lui et tout d'un coup sa main dont il perdit la libre disposition, devint l'agent d'une puissance extérieure. Il écrivit sans avoir la moindre conscience de ce que traçait son crayon.

L'on peut juger de la stupéfaction du jeune Hervé, de sa mère, de toute la famille. L'on chercha à déchiffrer ce qu'avait tracé le crayon dont l'écriture heurtée, saccadée, mais nette et ferme avait couvert toute la page.

Mystère et prodige ! L'être inconnu qui, pour communiquer avec sa famille, s'était servi de la main d'Hervé comme d'un instrument passif,

n'était autre que Pierre Hernadec, son propre père mort depuis deux ans dans un naufrage et qui revenait parmi les siens, rentrait au foyer de famille — qu'il n'avait pas quitté du reste — pour venir donner à ceux qui l'avaient si longtemps pleuré ses consolations et ses conseils.

Il leur dit et leur répéta qu'il les aimait toujours, plus et mieux que jamais. Il leur recommanda de sécher leurs larmes, de ne plus s'abandonner à leurs défaillances, mais de regarder plus loin, plus haut, vers ces régions lumineuses d'où leur était envoyé, par l'entremise du père retrouvé, le message réconfortant.

Et tous obéirent à ces injonctions suprêmes. Ces communications furent nombreuses, précises, irrécusables, à tel point que le père mort, mais plus vivant que jamais, reprit la direction morale de la famille qui, de la sorte fut reconstituée, vibrante de vie intense et quasi divine. Les yeux s'ouvrirent; le grand'père, noble vieillard qui approchait du terme de la vie terrestre, la veuve si longtemps éplorée, la fille, le fils regardant par dessus l'horizon, entrevirent les clartés d'outre-tombe.

Pendant les longues soirées d'hiver, alors que la tempête faisait rage sur la mer hurlante, que les rafales tourbillonnaient sur la côte et poussaient de longues clameurs dans les cheminées du château... la famille paisible, heureuse, groupée autour du foyer, causait avec l'Esprit désincarné qui leur racontait les merveilles de ces régions où, au milieu de torrents de lumière, flottent des créatures transfigurées, anciens habitants de ce monde qui, se souvenant de leurs parents, de leurs amis, les entourent de leurs légions bienveillantes et protectrices,

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

UNE MAISON HANTÉE

On écrit de Voiron au *Radical de Marseille* :

Allons-nous avoir aussi « notre » maison hantée ? Les esprits chassés de Saint-Aupre seraient-ils venus nous rendre visite? Le fait est que Mme Delphin, propriétaire d'une petite maison à Maubec, est venue déclarer, hier, dans la journée, à la police, que depuis quinze jours, il se passe quelque chose d'insolite.

Des bruits étranges se font entendre. Ce sont des chocs répétés contre les murs et les portes, sur le toit, etc.

Mme Delphin a avec elle sa petite fille, âgée de 10 ans, que ce bruit effraie beaucoup; son mari, charpentier, est à l'hôpital depuis quinze jours, c'est depuis lors que ces bruits se produisent.

Le mauvais plaisant qui se livre à cette distraction ridicule a attendu que M. Delphin ne s'y trouvât pas pour donner libre cours à ses... goûts diaboliques !

Hier soir, M. Favre, secrétaire du commissariat, et deux agents se sont rendus à la fameuse maison pour se rendre compte de ce qui se passait.

Ils ont trouvé Mme Delphin et la petite fille tremblantes de peur ; ils ont constaté, en effet, des bruits, des chocs frappés contre les portes, les murs, etc. Lorsque ceux-ci provenaient du galetas, ils s'y rendaient, mais ne trouvaient rien, et ils se reproduisaient à la cave ; on descendait, rien de plus !

Enfin, à une heure avancée de la nuit, ils se retirèrent; ils y retourneront ce soir pour constater si ces bruits se produisent de nouveau.

Nous nous y rendrons avec eux et vous informerons... peut-être de l'arrestation des esprits ou de l'esprit... en personne.

Neuilly-sur-Seine. — Mme veuve Devezins domiciliée rue de Chézy, avait fiancé sa petite-nièce, Marthe Contresty, âgée de vingt ans, à son fils, Frédéric âgé de vingt-sept ans, architecte. Le mariage devait être célébré en février.

Vers la fin du mois de janvier, Frédéric Devezins tomba malade. Sa fiancée s'installa à son chevet et le soigna avec beaucoup de dévouement.

Se sentant mourir, le jeune homme, adepte fervent du spiritisme, dit à sa fiancée qu'il viendrait la chercher dans un mois et qu'ils ne se sépareraient plus. Il rendit ensuite le dernier soupir.

Or, il y avait hier un mois que le décés s'était produit. La jeune fille, se trouvant seule dans sa chambre, crut voir s'approcher l'ombre de celui qu'elle avait perdu, et elle éprouva un tel saisissement qu'elle tomba morte sur le parquet.

Un médecin appelé a constaté que la mort était due à une congestion déterminée par la peur.

NÉCROLOGIE

Henricy (*L. Casimir*), homme de lettres, né à Saint-Tropez en 1814, est décédé le 2 mars 1900.

Après dix années de navigation qui lui ont fait explorer les cinq parties du monde, il se rendit à Paris et fut aussitôt rédacteur du *National* où il a collaboré jusqu'en 1848.

Il écrivit aussi dans la *Réforme* et la plupart des autres publications démocratiques de cette époque.

Il débuta en littérature par des *Souvenirs de voyage* qui furent remarqués et publia successivement plusieurs romans et nouvelles tels que : *Perle de Gravelines ; Juanita ; Un oncle régent ; Deux Corses ; Aventures de baleiniers ;* etc. Puis il édita *Une histoire de l'Océanie ; Une histoire de la Belgi-*

que ; Les mœurs et costumes de tous les peuples ; Al Djezaër ; Des études morales politiques et littéraires ; Une grammaire française ; Un traité de la réforme de l'orthographe.

Son ouvrage le plus important est *la Tribune des linguistes*, publication qui le plaça au premier rang des hommes de science qui étudient la philosophie des langues.

Casimir Henricy a pris une part active à la Révolution de 1848 ; le 25 février il forma, aux Tuileries et au Carrousel, une formidable colonne populaire, qui, marchant à sa suite, envahit l'Hôtel de Ville et ne le quitta qu'après avoir entendu proclamer la République.

Il échoua aux élections dans le Var, pour l'Assemblée nationale, et fut pendant quelques mois sous-préfet de Brignoles, modestes fonctions qu'il n'avait acceptées que pour rétablir l'ordre dans cet arrondissement ; il y déploya une grande énergie.

Revenu presque aussitôt à Paris, il y fut poursuivi, en 1850, par les chefs de l'Etat, qui, redoutant son énergie, lui infligèrent cinq mois de détention préventive, puis le firent condamner à deux ans de prison, par la Cour d'assises de la Seine. Ce coupable était un homme de parole et d'action.

Homme politique, Casimir Henricy se distingua par la fermeté de ses convictions et ses opinions avancées, mais sages et pratiques ; il était, de plus, un ardent adepte du spiritisme. Comme écrivain, il étonna par la variété de ses connaissances, sa facilité à traiter tous les sujets, et ses idées neuves et hardies, surtout en anthropologie, en histoire, en linguistique et en philosophie. Il fut l'ami intime du président de la République M. Grévy.

Ce qui précède, est extrait du grand Dictionnaire universel de *Maurice Lachâtre*, et maintes fois nous l'avons entendu Henricy en faire la monographie bien nette.

Henricy avait composé tout ce dictionnaire, en travailleur extraordinaire bien mal récompensé par M. le comte de Lachâtre, écrivain qui est décédé huit jours après lui, et qui fut aussi un spirite convaincu.

Il fut admis au *National* par Armand Marast, et s'y trouva avec Emile de Girardin, Bastide, etc. ; il fut surtout remarqué par ses articles sur la marine. Elu par une forte majorité au Conseil municipal de Paris, en 1880, pour le quartier Saint-Merri, il se retira, parce que ce Lion de 1830 avait rogné ses ongles, était disait-on devenu tolérant et plein de prudence désormais ; spirite, il avait l'esprit de justice.

Poète, il publia ensuite *la Messiade*, poème philosophique en vingt chants.

Magnétiseur de premier ordre, sa profonde connaissance de l'organisme humain et sa puissance de médium guérisseur lui faisaient opérer les cures les plus remarquables ; il semait ses bienfaits, en brave homme qui aimait ses semblables.

Orateur éclairé et secondé par sa voix de basse si vibrante, par son geste ample, mais mesuré, il défendait le spiritisme avec talent et une rare vigueur de dialectique; avec une chaleur communicative, cet homme du Midi se donnait corps et âme à la cause qu'il avait embrassée.

Notre ami, *M. Garimond*, son beau-frère, qui a 80 ans et fut un artiste musicien consommé, qui aussi, est un spirite éclairé et propagateur, a soigné M. Henricy avec zèle et dévouement, sacrifiant sa santé à la sienne. Honneur à ces apôtres de la cause; qu'ils reçoivent notre meilleure pensée.

Mme Eugénie-Jeanne *Louise Léon*, veuve de S. H. Lamazou est décédée le 11 mars 1900, à l'âge de 31 ans, laissant à notre vieil ami et frère, *M. Léon*, ce grand propagateur du spiritisme, le soin de veiller sur ses petites filles: La grand-mère et le grand-père, habitués aux épreuves et aux dévouements, veilleront sur le legs que leur fait la bien-aimée morte.

Que nos frères de l'Au-delà veillent sur cette famille si intéressante; qu'ils aident l'ami Léon à conserver sa santé et son énergie dans ses excursions commerciales en Espagne, car, à l'âge de 60 ans il recommence sa vie.

Un homme qui fut la bonté même, et si vivement épris de l'esprit de justice que chacun l'estimait et l'aimait, s'était retiré avec sa digne compagne, après une longue vie de labeurs, à Thil-en-Vexin où il faisait le bien, continuant ainsi la vieille tradition des familles Bourgeois et Lamarre.

Mme Bourgeois avait précédé de trois ans le départ de *Adolphe-Séverin Bourgeois*, son digne compagnon de route ; elle l'a attendu au seuil de la survie. Tous deux veilleront sur leurs enfants et leurs petits-enfants dont nous partageons la douleur.

On annonce la mort, à Paris, de notre confrère *Yveling Ram-Baud*, auteur de romans, de monographies et d'études fort remarquables. Yveling Ram-Baud était âgé de 56 ans. Ce fut un spirite militant ; il défendit la cause avec éloquence. — Nous recevons avis du décès de la *mère* de M. *Camille Chaigneau*, nous reparlerons de cette digne sœur, en mai.

A propos du transformisme. Plusieurs lecteurs de la *Revue* nous ont demandé si l'étude de notre éminent collaborateur E. Bosc, sur le *Transformisme* paraîtrait dans un de ses ouvrages; nous répondrons qu'elle vient de paraître dans la *Doctrine Esotérique*, à travers les âges, dont elle forme un des chapitres.

Nous ajouterons que le nouvel ouvrage de notre collaborateur est en vente à notre librairie, à 7 francs les deux volumes, de plus de 360 pages chaque.

Prix des deux volumes franco, 7 francs. P. G. L.

PAGE D'ALBUM

A UNE INCRÉDULE.

Vous demandez pourquoi dans ce monde tout passe,
La joie et la douleur et le plus pur amour ?
Les fleurs, les papillons, les oiseaux dans l'espace,
Et nos rêves ? — Pourquoi tout ne dure qu'un jour ?
Pour l'ignorant hélas ! la vie est un mystère,
Un insondable abîme où son esprit se perd.
Mais, aux yeux du penseur que la raison éclaire,
Tout s'explique et le ciel dans sa grandeur appert.
De sa plus pure essence, un jour Dieu créa l'âme,
Et pour la faire belle il la combla d'amour ;
Et ce foyer céleste, indestructible flamme,
Des mortels de la terre embellit le séjour !
Une invisible main l'un à l'autre nous lie ;
Ce que la vie unit, rien ne peut le briser ;
Au bonheur éternel le destin nous convie,
Dans les siècles sans fin, l'esprit doit progresser.
Du petit jusqu'au grand, tout se métamorphose,
Vers de terre aujourd'hui, chrysalide demain ;
Soumis aux mêmes lois, tout effet a sa cause,
Rien ne peut se détruire ou rester en chemin.
Telle est la vérité sur ce troublant mystère,
Qui peut se résumer en un seul mot : Aimons !
Mot sublime unissant le ciel avec la terre,
Et que Dieu prononça, quand il se dit : Créons !

Prof. C. MOUTONNIER.

A LYON : Le 11 février, la *Société spirite lyonnaise* tenait son assemblée générale dans son local, cours Charlemagne, 14.

La séance est ouverte à 5 h. 15, sous la présidence de M. Reigner qui donne la parole à M. Charbonnel pour la lecture du procès-verbal, puis à M. Gérente, trésorier, pour le compte rendu financier.

M. Gérente prononce ensuite quelques paroles émues sur la perte douloureuses que la Société vient d'éprouver en la personne de son président et regretté M. Chevallier.

Il fait ressortir le dévouement rare de cet homme de bien qui, après un rude labeur journalier, ne comptait ni sa peine, ni son temps, ni même son argent pour l'extension de la doctrine spirite qu'il aimait et qu'il soutenait de toute la force de son âme. Malgré sa modestie chacun a pu apprécier la valeur des développements qu'il savait donner aux communications et des conseils judicieux, consolants et réconfortants dont les incarnés et les désincarnés pouvaient faire également leur profit.

Il a disparu et ne nous a pas quittés. Sa bonté si profonde nous est une

garantie que nous pouvons toujours le compter au nombre de nos meilleurs soutiens.

C'est ce président que la Société doit remplacer aujourd'hui. Elle donnera ses suffrages à un homme convaincu, désintéressé et dévoué. La tâche du nouveau président sera difficile, mais tous les membres de la Société se dévouerout aussi, se grouperont autour de lui afin de le soutenir.

Après ces quelques paroles, on pròcède à l'élection du président et de deux vices-présidents. Sont élus :

Président : M. Reigner ; vice-président, M. Brun ; vice-présidente, Mlle Renaud.

Les autres membres du bureau sont : Trésoriers, M. Gérente, et Mlle Dayt ; secrétaires, MM. Charbonnel père et fils ; bibliothécaires, MM. Leyral et Garin.

M. Reigner remercie l'assemblée de la confiance qu'elle lui témoigne et s'engage à faire tous ses efforts pour soutenir l'œuvre qui lui est confiée.

Il demande que tous s'unissent à lui pour lui rendre la tâche plus facile.

Sur sa proposition, l'assemblée décide de placer dans la salle des séances la photographie de notre regretté M. Chevallier, la collecte faite dans ce but a produit 20 fr. 75.

Chacun s'est retiré animé de ce désir : Contribuer au progrès de l'œuvre si bien conduite par notre regretté président, M. Chevallier.

N. D. L. D. — Nous félicitons nos frères, non seulement parce qu'ils honorent leur ancien président, mais aussi pour leur énergie et leur persévérance. Ils seront activement secondés.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Triboulet, du 18 février 1900.

Dans les nuits d'insomnie et de fièvre où nous plonge la maladie, alors que la faux de la mort est prête à choir sur notre front, et que la porte de l'au delà semble déjà rouler silencieusement sur ses gonds obscurs pour nous dévoiler les mystères de l'Eternité, l'âme, presque dégagée de ses liens terrestres, se retourne vers le Passé : non par vaine curiosité ou regrets comme la femme de Loth pour la ville maudite, mais avec un sentiment de commisération profonde pour les agitations humaines dont elle fut la spectatrice, et qu'elle est sur le point de fuir.

Je viens d'en passer de nombreuses de ces nuits sans sommeil... nuits de méditations et de salutaires pensées.

Comme le voyageur, parvenu au sommet d'un mont élevé, contemple, à ses pieds, flux et reflux de la multitude, ainsi j'ai donné de longs regards aux jours écoulés dont nous fûmes les récents témoins; jours si pleins

d'événements tristes, de compromissions malsaines; de basses et viles passions; indescriptible cohue d'où montent de fervents *alleluia* d'amour, des imprécations farouches, des cris de pitié et de haine, des râles de fausse ivresse, des protestations hypocrites; et le cantique des prêtres d'Astarté domine le tumulte où des voix de femmes, faites pour les hymnes de pureté, entonnent le *Magnificat* des infâmes luxures; cohue immense en laquelle chacun agite l'étendard de ses aspirations, lâches ou sereines... et les couleurs sanglantes des uns mêlent leurs plis aux tons funèbres d'autres, ainsi qu'aux envolées des oriflammes blanches et azur!

Parmi ces dernières que faisait onduler, devant mes yeux, la brise des souffles bienfaisants de la réelle confraternité : celle des âmes, j'ai vu briller, d'entre ses plis, et comme un rayon d'astre, ce titre évocateur de nobles sentiments, de supérieures pensées : *Christianisme et Spiritisme* (1), nouvel ouvrage de l'auteur de *Après la Mort*, 2 fr. 50 et dont il a bien voulu me faire hommage d'un exemplaire.

J'ai donc, dans la tranquilité des nuits sans sommeil, longuement médité sur ce beau livre que j'ai savouré par petites doses, la tête appuyée aux coussins, les pieds sur les chenets.

Dans cette œuvre remarquable sous tous les rapports et divisée en quatre parties : *Les vicissitudes de l'Evangile. — La Doctrine secrète du christianisme. — Relations avec les esprits des morts. — La nouvelle Révélation.* M. Léon Denis étudie, à un point de vue nouveau, les origines du christianisme, son développement et ses transformations à travers les âges. Il en explique les *Miracles*, c'est-à-dire les phénomènes occultes, en les rattachant à un ordre de faits constatés par la science contemporaine. Ces faits, dits spirites, l'auteur les examine en détail, dans la deuxième partie de son ouvrage; il relate ses expériences personnelles, poursuivies depuis trente ans, et nous montre toutes les conséquences scientifiques et morales du mouvement spiritualiste moderne.

Tous les problèmes philosophiques et sociaux de notre époque sont passés en revue dans ce livre, écrit d'un style clair et imagé, par un penseur animé d'un vif désir de conciliation, avide d'une synthèse qui satisfasse toutes les consciences fortes, tous les cœurs épris d'idéal, toutes les âmes vraiment religieuses.

Cette synthèse, l'auteur la trouve dans cet enseignement supérieur et universel, jusqu'ici partage exclusif de quelques sages et qui, proclamé de nos jours sur tous les points de la terre par les voix d'outre-tombe, va devenir l'héritage intellectuel et moral de l'humanité entière.

M. Léon Denis n'a pas fait une œuvre de combat. Il s'est contenté de

(1) Par Léon Denis, prix 2 fr. 50, Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

reproduire, dans ces pages, les principes élevés que les intelligences d'élite ont recueilli dans la méditation et dans leur commerce avec l'Invisible. La doctrine des Esprits n'est pas un système particulier, mais la philosophie éternelle et divine, enseignée par le Christ, ainsi que par les écoles secrètes de l'Orient et qui, dans ses grandes lignes, embrasse tous les temps et tous les pays.

Graduellement, pense l'auteur, elle conduira l'humanité à un rapprochement de tous les systèmes, à une fusion de toutes les doctrines en une même foi qui ne sera plus une religion incarnée en des formes étroites, mais plutôt un idéal de lumière, une large recherche des choses, une vie large de l'esprit.

C'est donc là, à la fois, une lecture attachante et sérieuse. L'œuvre de M. Léon Denis est semblable au semeur, dont le geste, dans l'espace, répand la fertilité. Chaque phrase tombe comme une graine dans l'âme, y fait germer la réflexion et les profondes pensées. Celui qui la lit devient meilleur, plus ferme dans le devoir, plus accessible à la pitié, plus fraternel à ses semblables. Aussi, nous la recommandons chaudement à l'attention de tous ceux qui pensent et cherchent; à tous ceux qui désirent s'élever au-dessus des misères de l'humanité, sur les ailes d'un spiritualisme éclairé qui leur montrera la vérité éternelle, et le radieux avenir de l'âme régénérée.

JEAN DE MALMOUSQUE.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Journaux et revues de février 1900.

Le Messager (Liège). — La raison d'être du spiritisme. — Le spiritisme en Amérique. — Chopin était-il un médium ? — Réponse à G. Méry, par LÉON DENIS. — Le spiritualisme chez les Druides. — Schopenhauer, exposé sommaire de sa philosophie, par le notaire V. HORION.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — Phénomènes d'ordre psychique en Corse; compte rendu des journaux, appréciation, par Mgr E. MÉRIC. — Les faits de Campitello au point de vue spirite, par CH FRITZ.

Le Moniteur Spirite et Magnétique (Paris). — Les Rêves, par MARTIN. — Spiritisme et théosophie, médium Mme Potier. — Contre la peine de mort, par J. BOCAMORA (tiré du journal *Lumien*, de Tarrasa, Espagne. — Phénomènes, par THÉCLA de la *Fronde*).

Le phare de Normandie (Rouen). — La divine tragédie, poème en vingt et un chants, obtenu médianimiquement, publié dans le *Phare* et formant un supplément qui pourra se réunir en un volume. — Chemin faisant, réflexions sur l'athéisme, par A. NESSIOT. — Les archives du groupe Vauvenargues : Un voyage inter-astral; terre inconnue ; par DEMOPHILE. — Les voies successives de l'âme, par NADIE (de la *Fronde*). — La propagande féminine en faveur de la paix, par G. HÉRY.

La Paix universelle (Lyon). — Jésus d'après la logique, par J. BOUVERY. — Mé-

diumnité, par G. Morvan. — Nouveau jeu, la *Fronde*. — Un rêve, par J. V. — Le Congrès de l'humanité, par Spero, A. Bouvier et A. Richard. — Les juifs et le négoce, par L. d'Ervieux. — Deux justices, poésie par Mme Cornélie.

Le Progrès Spirite (Paris). — Au seuil d'un siècle; le vrai spiritisme, par Laurent de Faget. — Anniversaire de la naissance d'Allan Kardec à Porto-Alegre, Brésil. — Paroles d'outre-tombe (Allan Kardec). — Compte rendu du volume, Rapport sur le spiritualisme traduit de l'anglais, par le Dr Dusart. (*Revue spirite*). — Une très intéressante prédiction (*Il vessillo spiritista.*)

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* (Paris). — Le mouvement spirite, par G. Delanne. — De l'identité des Esprits, œuvre de Stainton Moses (Oxon), par le Dr Dusart. — Une prophétie, par Marius Decrespe. — Spiritualisme et matérialisme, lettre adressée par M. G. A. Hirn à M. le professeur Buchner, au sujet de leurs brochures parues sous un même titre : La vie future et la science moderne. — Une nuit de Noël, par le Dr Chazarain. — L'idée de justice, dans la doctrine spirite, par Firmin Nègre. — Conférences de M. G. Delanne, et la presse belge.

La Lumière (Paris). — L'année 1900, l'âge de la Lumière et le langage des chiffres, par Habimélah Lucie Grange. — Encore l'électroïde. — Enseignement spiritualiste, très bon compte rendu de cet ouvrage, par le Dr Lux. — Faits biologiques et cliniques, par le Dr Marc. — Revue universelle.

Le Spiritualisme moderne (Paris). — Souhaits, par Beaudelot. — La voie de l'humanité, par H. de Latour. — Le devoir des morts, par O. Charpentier. — Voix de l'au-delà, communications médianimiques. — Le spiritualisme dans le Midi, par O. Ch.

La Tribune psychique (Paris). — Chronique psychique, par C. Duval. — Discours prononcé par C. Flammarion le jour des funérailles d'Allan Kardec. — Prédiction de l'assassinat du Président Carnot. — Compte rendu de séances spirites.

L'*Humanité intégrale* (Paris). — L'Incident Flammarion, par C. Chaigneau. — Correspondance, la médiumnité intuitive, lettres de MM. Caron et Ed. Dacé. — L'existence « la vie », par Jean. — Lettres à la « Vie Posthume », par C. Chaigneau.

Revue Théosophique française. — Le *Lotus bleu*. — La réincarnation (suite et fin), par Annie Besant. — Les Pitres lunaires, par A. P. Sinnett et W. Scott Elliot. — L'illusion, par A. Duguerne. — Foi, doute et certitude, par le Dr Th. Pascal. — Incidents de la vie du comte de Saint-Germain, par Isabel Cooper-Oakley. — La lumière de l'Asie, par E. Danaïs. — Echos du monde théosophique, par D.A.Courmes. — Doctrine secrète, par H. Blavatsky.

L'Initiation (Paris). — Sur le symbolisme de la légende bouddhique, par Séder. — Etudes ésotériques, par A. Erny. — La fin d'un médium, par Mme la générale Noel. — Au pays des esprits. — Physique céleste, par B. Lecomte. — Le Vaudoux, par Nathan Zeffar. — L'occulte à la Cour de Louis XIV, par E. Lefébure.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — Anglais et Boërs, conséquences de la guerre du Transvaal recherchées d'après les leçons occultes de l'Histoire. — Dawson Rogers, éditeur du *Light*, sa biographie et son portrait. Les Conférences de la quinzaine. Concours d'interprétation occultes. — La société de l'avenir, par Ch. Barlet.

Le Journal du Magnétisme (Paris). — Le Dr Encausse (Papus), son portrait et sa biographie. — 75e conseil pratique contre les affections inflammatoires de la peau. — Enquête sur la Baguette divinatoire employée pour découvrir les sources d'eau. — Procédés du magnétisme, illustré par Durvillé.

La Lumière (Bruxelles). — En face du néant, par JEAN DELVILLE. — La voie sacrée, par J. ROMAN. — La nature humaine, par CHATTERJI. — La réincarnation, par le Dr TH. PASCAL.

L'Echo du Merveilleux (Paris) — La question de Tilly et Mgr Amette, par G. MÉRY. — Antipathies instinctives, médiums peintres, par G. MALET. — Les apparitions de Campitello, par FRANCHESCHI. — La main morte. — Une lettre de M LÉON DENIS. — Sorciers de village, les deux hommes au bouc, par H. LOUATRON. — Divination, par J. DARLÈS.

L'Hyperchimie (Douai, Nord). — Un alchimiste mahométan. — Jongleurs et sorciers, par C. TOKUSAWA (Théosophiste). — Polarité, par GUYMIOT. — L'Esprit de vin secret des adeptes (fin), par le Dr Christian A. BECKER.

Il Vessillo spiritista (Vercelli). — Espagne, Germanie, Italie, par E. VOLPI. — Nos remerciements aux augures. — Les Sentiments, la Musique et le Geste, compte rendu, par le Dr THOMAS et Eugène ALLIX. — Critique sur la vie de Jésus. — René Caillé, par Ch. BARLET. — Le chancelier de fer de l'antique Egypte, médium VERA-KRYJANEWSKY. — A propos de réincarnation, par AL. FREZZA. — La colonne perdue du *Progrès Spirite*.

Lire dans le *Journal des Femmes*, de janvier; l'article de Mme Amélie HAMMER, vice-présidente de la Ligue Française pour le Droit des femmes, A PROPOS DES COUVENTS.

Reçu la *Revue du Monde Invisible* de Mgr MÉRIC. — Lire dans cette Revue (février et mars): Les apparitions de Katie-King par Mgr MÉRIC.—Le *Mercure de France.—Lettres diplomatiques*, étude mensuelle des faits sociaux, dans leurs rapports avec les lois du développement et du fonctionnement organique de l'être social; communication adressée à tous les chefs et hommes d'Etat du monde; édité au château de Faugères, par Brioude (Haute-Loire).

Les Petits Plaidoyers Féminins (Lyon, 6, quai de l'Est).

Trois nouvelles revues spiritualistes : 1° *El Siglo*, revue mensuelle d'études sociales, Cordoba, 3931, à BUENOS-AYRES; directeur BERNARDINO RIVADAVIA;

2° *Psicologia Moderna y Ciencias ocultas*, par le Dr A. de SARAK; paraît à LIMA, Imprenta Liberal, Calle de la Union (Baquijano), n° 317;

3° *Psychologische Bladen*, publié par FR. E. VAN HENNEKELER et M. R. BRUCK, Reinkenstraat, 48, Den Haag. LA HAYE (Hollande).

L'ami des Bêtes (Paris). — Quelques pensionnaires de la Ménagerie du Jardin des Plantes, notes d'artiste (illustré), par E. VAN MUYDEN. — La mort du papillon, poésie par CLOVIS HUGUES. — La neige et les petits oiseaux, par J. GAUTHIER. — L'Esprit et le cœur des bêtes.

Le Gérant: PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.